LASDEL

Laboratoire d'études et recherches sur

les dynamiques sociales et le développement local

_____

BP 12901, Niamey, Niger – tél. (227) 72 37 80

BP 1383, Parakou, Bénin – tél. (229) 61 16 58

L'enquête socio-anthropologique de terrain : synthèse méthodologique et recommandations à usage des étudiants

JP. Olivier de Sardan

Octobre 03

Etudes et Travaux n° 13

Table des matières

Avertissement 3

Première partie. Quelques recommandations élémentaires 4

1. Difficultés de l'entretien, et conseils méthodologiques 4
2. Consignes pour les enquêteurs du LASDEL 7
3. Exemple d'une fiche d'entretien 8
4. L'observation 9
5. Le dépouillement des données 13
6. Quelques principes élémentaires de transcription des termes en langues nationales 15
7. Code de bonne conduite entre les chercheurs et collaborateurs d'un programme de recherche 17

Deuxième partie. Un canevas d'enquête collective multi-site: ECRIS 18

Note de présentation 18
Introduction 18
Une "affinité sélective" entre un point de vue théorique et une procédure méthodologique 19
Conflit 20
Arène 22
Groupe stratégique 23
La procédure ECRIS 24
Conclusion 27

Troisième partie. La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie 29

Introduction 29
L'observation participante 31
Les entretiens 35
Les procédés de recension 39
Les sources écrites 40
La combinaison des données 41
La politique du terrain 42
La gestion des "biais" de terrain 48
Conclusion: plausibilité et validité 51

Bibliographie

Avertissement

Ce numéro très particulier de Etudes et Travaux du LASDEL s'adresse avant tout aux **étudiants de licence, de maîtrise et de DEA en sciences sociales** qui désirent avoir un certain nombre de repères méthodologiques et pratiques concernant l'enquête de terrain socio-anthropologique (de type qualitatif), fondée sur l'entretien libre, l'observation, les études de cas, telle que nous la pratiquons, sous des formes collectives (procédure ECRIS) et individuelles.

Nous nous sommes en effet aperçus qu'ils n'avaient reçu aucune formation, dans la plupart des cas, sur le travail de terrain de type qualitatif, et que, bien souvent, l'enquête se résumait pour eux à l'administration de questionnaires.

On trouvera donc ici d'une part, en première partie, des indications très pratiques, issues des expériences du LASDEL en matière d'encadrement d'étudiants sur le terrain. Bien que nous n'aimions pas tout ce qui évoque des « recettes », nous avons constaté que des consignes ou des recommandations précises étaient indispensables.

On trouvera ensuite, parce que l'enquête socio-anthropologique ne se résume en aucun cas à des « trucs » ou des directives, et qu'elle implique une bonne compréhension et maîtrise des problématiques et des enjeux théoriques autour du « terrain », deux textes généraux, qui combinent le registre épistémologique (quels types de connaissances voulons-nous ou pouvons-nous produire par l'enquête de terrain, avec quelles limites ?) et le registre méthodologique (comment produire ces connaissances en minimisant les biais et en maximisant la qualité des données ?). L'un (en deuxième partie) explique les fondements et les procédures d'une forme collective d'enquête que nous avons appelée ECRIS et que nous utilisons très souvent à la fois comme outil de lancement d'une enquête multi-sites et comme outil de formation. L'autre, en troisième partie, propose une synthèse des contraintes et des ressources de l'enquête de terrain.

- qui se manifeste aussi dans les difficultés à faire des synthèses lors de restitutions ultérieures**Quelques recommandations élémentaires**

1. Difficultés de l'entretien, et conseils méthodologiques

Deux grandes difficultés ont été repérées ches les étudiants :

- Difficulté à s'éloigner de la « culture du questionnaire » : on veut poser des questions dans l'ordre, au lieu de mener une véritable **conversation**, avec ses détours
- Difficulté à dégager au fur et à mesure d'un entretien ce qui est **pertinent** ou pas par rapport à l'enquête dans les propos de l'interlocuteur (ce)

Conditions et contexte des entretiens

- Comment gérer le passage spontané d'un entretien individuel à un entretien collectif : on veut faire un entretien individuel, et on voit des gens venir et s'agglomérer (soit du fait de l'interlocuteur, qui veut des témoins, soit du fait du lieu, qui est ou devient public) ? Ceci est inévitable en début d'enquête (surtout dans une enquête collective); d'où la nécessité de séjourner dans le village, de revenir voir l'interlocuteur, pour par exemple, plus tard, prendre des rendez-vous individuels ou plus discrets…
- Interlocuteurs absents, ou interlocuteurs incompétents : c'est fréquent, il faut de la patience et du temps…
- Parfois on ne parle pas la langue locale : le problème du choix de l'interprète se pose ; plus celui-ci est à même de comprendre la problématique de l'enquête, mieux c'est. Mais il faut toujours consacrer du temps à le former pour traduire le plus fidèlement possible, sans modifier ou interpréter les propos, ni les résumer à l'excès, et sans répondre à la place des interlocuteurs. Pendant que les gens parlent en langue locale, utiliser ce « temps libre » pour réfléchir aux questions suivantes, et ne pas manifester d'impatience.
- Fatigue ou saturation au bout de quelques entretiens :
    - Cela peut être dû à un manque de concentration sur les propos de l'interlocuteur, de vigilance pendant l'entretien
    - Mais aussi cela peut signaler la nécessité d'une pause !
- Le statut social ou le genre de l'enquêteur peut parfois poser problème, mais ce n'est pas nécessairement un handicap définitif (surtout dans la durée, et si l'enquêteur est bien formé)
- La langue paysanne (ou le jargon professionnel) n'est pas identique à la langue standard des villes ; il faut donc l'apprendre.
- Plus l'enquêteur est compétent sur le sujet, plus il posera des questions pertinentes, et plus son interlocuteur ira loin : d'où l'importance, avant un premier terrain, d'avoir fait un solide dépouillement documentaire…

- Habiter le village (si on travaille en milieu rural), séjourner longtemps dans les services (si on travaille en milieu professionnel urbain), c'est indispensable. Une bonne enquête implique du temps, et suppose « l'observation participante », autrement dit côtoyer les gens, bavarder avec eux, vivre (au moins un peu) avec eux. On ne peut simplement descendre de voiture, faire trois entretiens, et repartir. C'est le soir, après le travail, qu'on apprend beaucoup de choses. C'est dans la durée que les gens s'habituent au chercheur, et commencent à lui faire confiance.
- Un entretien avec un nouvel interlocuteur est parfois le début d'une série d'entretiens avec lui : il est toujours préférable d'avoir plusieurs entretiens avec un interlocuteur intéressant ou compétent ou disponible…

L'entrée en matière

- Expliquer <u>toujours</u> l'objet de l'entretien ; et le faire en termes compréhensibles pour l'interlocuteur, qui font sens <u>pour lui</u> (selon les interlocuteurs, on présentera donc différemment l'enquête)
- Se présenter <u>toujours</u> <u>personnellement</u> (en disant son nom) au début
- Demander le nom de l'interlocuteur (au début ou à la fin, peu importe)

La conduite de l'entretien

- Prévoir à l'avance la première question, de type descriptif ou narratif, en particulier biographique (« comment êtes-vous devenue matrone ? », ou « quel est votre travail comme président du groupement » ?)
- Ne pas utiliser le canevas comme un questionnaire : ce n'est qu'un pense-bête, qui permet de ne pas oublier certains points ; il faut éviter de poser des questions trop proches de lui, et non adaptées à l'interlocuteur; on ne doit pas nécessairement suivre le même ordre ; il faut pouvoir s'éloigner du canevas, et parfois même l'oublier, quitte à y revenir ensuite…
- Ne pas aborder tous les thèmes du canevas avec tous les interlocuteurs : se focaliser sur les thèmes qui relèvent des compétences de l'interlocuteur, ou qui suscitent son intérêt, sur ce qui « le branche », et laisser tomber les thèmes du canevas qui ne le concernent pas, ou sur lesquels on pense qu'il n'aura rien à dire…
- Eviter les questions trop générales, trop abstraites, trop proches du canevas (« est-ce que les femmes ont de l'autonomie dans l'espace économique » ?) : les questions qu'on pose ne sont pas les questions qu'on se pose, elles doivent faire sens pour l'interlocuteur
- Eviter les questions dont les réponses sont trop prévisibles (« est-ce que vous trouvez que vous gagnez assez d'argent » ?) ou qui ne font guère de sens (« est-ce que les marabouts peuvent avoir des jardins maraîchers » ?) ou qui engendrent des réponses stéréotypées et artificielles (« est-ce que vous vous entendez entre vous » ?)
- Certains entretiens sont manifestement improductifs : ne pas s'acharner, y mettre fin dès que possible tout en respectant la bienséance…

- Accepter les répétitions des interlocuteurs sans rien manifester, mais éviter d'en faire soi-même (reposer autrement , sous une autre forme, avec d'autres mots, une question à laquelle il n'a pas été suffisamment répondu)
- Accepter les digressions de l'interlocuteur ; celles qui sont pertinentes pour le sujet traité doivent être encouragées ; ne pas relancer par contre si elles ne sont pas pertinentes
- Quand l'interlocuteur est manifestement « branché » par un thème pertinent, l'encourager au maximum, ne pas essayer de passer à une autre question, ne pas le couper…
- L'encourager à donner des exemples, développer tel ou tel cas
- En cours d'entretien, on peut faire une pause pour bavarder d'autre chose, chercher des connaissances communes, utiliser la « parenté à plaisanterie » : cela décrispe l'ambiance…
- Eviter, surtout en début d'entretien, ou lors d'un premier entretien, les questions « gênantes » ou « chaudes » (sur l'argent, la politique, par exemple)
- Demander, quand c'est possible, d'énumérer, de lister, de classer (= que l'interlocuteur fasse sa propre typologie) ; demander parfois de définir un terme… (sémiologie populaire)
- S'appuyer si possible sur les propos de l'interlocuteur pour poser la question suivante, même si elle n'est pas dans le cadre du canevas
- Improviser des questions nouvelles, en fonction du déroulement de l'entretien (les noter au fur et à mesure qu'elles vous viennent à l'esprit)
- Un entretien, c'est comme une consultation d'Internet [1] : à tout moment il y a de nouvelles « fenêtres » que l'on peut ouvrir, ou même qui sont ouvertes par l'interlocuteur ; le bon enquêteur les ouvre ou les consulte, le mauvais les ferme…
- Dans ses propos, l'interlocuteur laisse parfois des « zones d'ombre » [2], peu claires, ou peu explicites : il faut alors lui demander d'y revenir, d'expliciter, de développer, et non passer à la question suivante…
- Avoir en permanence un comportement d'écoute, en hochant la tête, en montrant, par des interjections usuelles dans les langues locales, que l'on suit de près, avec intérêt

Prise de notes

- Noter quelque part (marge, bas du cahier…), au fur et à mesure qu'elles viennent à l'esprit pendant la conversation, les questions que l'on veut poser, les nouvelles questions, les demandes de précision, etc… ; les rayer quand le point a été traité
- Prendre quelques citations « *verbatim* », c'est-à-dire exactes, textuelles, intégrales, dans la langue locale, des propos de l'interlocuteur sur des points particulièrement

[1] Cette métaphore a été proposée et développée dans le second atelier par Nassirou Bako Arifari

[2] Expression utilisée lors du second atelier par Aboubacry Imorou

pertinents (et les mettre « entre griffes » = entre guillemets) ; noter dans la langue locale les termes importants utilisés (sémiologie populaire)

- Quand l'interlocuteur parle d'un cas précis, qu'il fournit un exemple, c'est là qu'il faut prendre le plus de notes, pour avoir des détails illustratifs (beaucoup d'enquêteurs s'arrêtent au contraire d'écrire à ce moment)
- Toujours prendre des notes même si on enregistre

Enregistrement

- Demander l'autorisation d'enregistrer avant de mettre en marche l'enregistreur (les gens connaissent les magnétophones, ne pas croire qu'ils ne s'en rendront pas compte), en expliquant pourquoi (rassurer sur l'usage des cassettes, et la confidentialité : ces bandes ne seront écoutées par personne d'autre et seront effacées)
- Toujours essayer l'enregistreur avant l'entretien
- Le poser au mieux par rapport au micro (en protégeant celui-ci du vent) et essayer ensuite qu'on oublie sa présence, le banaliser
- En fin d'entretien, il peut être efficace, si on veut aborder des sujets « sensibles », d'arrêter l'enregistreur pour permettre alors de parler plus librement (prendre des notes si c'est possible, mais si cela risque de bloquer la parole, ne noter qu'après l'entretien, ailleurs)
- Dire le nom de l'interlocuteur dans l'enregistreur, noter à mesure sur les cassettes les noms, lieux, dates…

Pour les enquêtes collectives de formation

- L'encadreur mène d'abord lui-même un entretien, avant que chaque stagiaire en mène un
- Avant chaque entretien, prévoir en équipe les questions de départ, les thèmes du canevas que l'on va aborder et ceux que l'on va laisser tomber
- Après chaque entretien, faire un bref bilan en équipe

2. Exemple : consignes pour les enquêteurs du LASDEL

Voici à titre d'exemple, qui reprend certains thèmes évoqués ci-dessus, la fiche de consignes distribuée aux enquêteurs du LASDEL, ainsi que la fiche d'entretien à remplir

1.1. Pendant les enquêtes

Vérifier le fonctionnement de l'enregistreur avant l'entretien ; avoir des piles et cassettes de rechange.

Toujours partir avec une **liste des problèmes à investiguer** (= des questions de recherche, précises ou plus générales, que l'on se pose : ce que nous appelons « canevas d'entretien ») ; ne pas hésiter à y jeter un coup d'oeil pendant les entretiens ; **ne pas s'en servir comme d'un questionnaire** (cf. ci-dessous)

Toujours avoir un cahier de notes, et s'en servir, même si l'on enregistre (et y noter soit des remarques sur l'attitude de l'enquêté, soit de nouvelles questions qu'il faut approfondir au fur et à mesure de l'entretien).

Il faut parfois **ne pas utiliser l'enregistreur**, ou le **fermer**, si cela semble gêner l'interlocuteur : en ce cas il faut prendre un maximum de notes

Prendre toujours des notes après des conversations informelles intéressantes (hors entretiens formels) ; noter également les remarques personnelles, hypothèses nouvelles, pistes à suivre, etc.

Ne pas hésiter à poser des questions dont les réponses semblent évidentes à l'enquêteur ; même si elles sont également évidentes pour l'enquêté, on peut toujours lui demander « pourquoi c'est ainsi ? pourquoi dit-on que ?, etc… »

Porter sur chaque cassette après l'entretien un numéro avec le code de l'enquêteur et le code de l'enquête, la date et le lieu de l'entretien, le nom des enquêtés

1.2. Transcriptions et saisies

Toujours **numéroter** les pages des cahiers et coder les cahiers

Toute transcription ou traduction d'un entretien enregistré doit être précédée d'un **en-tête** portant :

nom de l'enquêteur

numéro de la cassette (ou des cassettes)

nom de l'enquêté

date et lieu d'entretien

Un entretien enregistré doit être intégralement transcrit, jamais résumé

Introduire de la **ponctuation**

Ajouter à la fin de la transcription de l'entretien les **remarques** éventuelles écrites pendant l'entretien sur le cahier de notes

Faire saisir les notes prises après les conversations informelles non enregistrées, ainsi que les observations (avec le même type d'en-tête que pour les entretiens)

Remplir après chaque transcription d'un entretien la fiche d'entretien

Corriger les saisies en se reportant en permanence à l'original, vérifier l'en-tête, introduire si besoin est de nouvelles ponctuations

3. Exemple : fiche d'entretien du LASDEL

Etude :

Responsable :

Enquêteur(s) :

Enquête : ( ) ECRIS ( ) Individuelle

Groupe stratégique :

Identité de l'enquêté(e) : *Fonction :*

Particularités (âge, enfants, instruction, etc.) :

Date de l'entretien : *Lieu de l'entretien :*

Durée de l'entretien : *(heures, minutes) ou de* *à*

Cassettes	*Récapitulation transcriptions*			
Identification / code	*Faces*	*Indices compteur*		*Durée*
		début	*fin*	
Durée totale transcrite				

Entretien portant sur (sujets, mots clés) :

Remarques :

Résumé :

-

4. L'observation

On doit rappeler que l'observation est toute aussi importante que l'entretien. Elle doit être elle aussi transformée en données écrites, pendant et après la séquence observée.

Nous ne donnerons pas ici de consignes particulières, chaque type d'observation et chaque sujet observé ayant ses particularités. On se contentera donc de proposer un exemple, qui n'est en aucun cas un « modèle » à reproduire, mais qui montre qu'une observation doit être systématique, minutieuse, réflexive, et interprétative.

Cette fiche d'observation a été réalisée après l'observation (le lendemain) à partir des notes détaillées (15 pages en écriture serrée sur un cahier grand format) prises pendant l'observation. Il est souhaitable de faire de telles fiches dans un délai assez rapproché, si l'observation a été fructueuse et a fourni des éléments pertinents pour la recherche.

Observation de l'équipe mobile de planification familiale à Z., le vendredi 11 avril, de 9 heures à 13 heures 45 (JP et FD)

Contexte

L'équipe mobile composée d'une assistante sociale « communicatrice » (M., du CSI de H.) et d'une sage-femme (H., du CSI de K.) était arrivée la veille vers 16 heures, avec un chauffeur, et le jeune fils du chauffeur servant d'assistant (pesée, commissions…) ; elles avaient déjà consulté la veille pendant deux heures, et avaient commencé ce matin entre 7 et 8 heures.

Ces équipes (il y en a 4) changent selon un système de rotation entre 8 sages-femmes, qui chacune font une semaine dans leur CSI, une semaine en équipe mobile, et six communicatrices (8 étaient prévues) qui font de même.

La consultation se déroule dans une des trois pièces de la case de santé, mise à la disposition de l'équipe mobile ; une autre pièce sert du « bureau-salle de consultation-vente de médicaments génériques » à l'agent de santé communautaire (ASC), qui fait fonction d'infirmier, et n'intervient pas dans les consultations de l'équipe mobile ; la troisième pièce devrait servir de salle d'accouchement (elle est équipée d'un lit gynécologique), mais elle n'a encore jamais servi.

La case de santé, ouverte depuis 4 mois, et financée par le programme spécial du président, se trouve très à l'écart du village (presque un kilomètre), sur une légère hauteur. Elle est en dur, sans ventilation (sauf le fait de laisser portes et fenêtres ouvertes), avec une sorte de terrasse devant les pièces, et un banc en ciment devant la pièce de l'ASC. La cour est assez vaste, avec un hangar au milieu. Il n'y a pas d'eau sur place (on doit l'amener du forage du village).

La consultation, qui s'est interrompue à 13 heures 15 pour une pause déjeuner, a repris à 13 heures 45, quand nous sommes partis, et devait se poursuivre jusqu'à ce que toutes les femmes venues en consultation soient passées (les femmes se succèdent en fait tout le temps, sans qu'il y ait jamais eu de temps mort).

Avant d'entrer dans la salle de consultation, les femmes, qui sont quasiment toutes des mères allaitantes avec leur enfant (aucune adolescente, une seule femme seule), doivent faire peser leur enfant sous un hangar voisin, par le fils du chauffeur, qui porte le poids sur le carnet de santé de l'enfant.

Elles attendent en fait devant la porte de la salle, parfois debout ou assises sur la terrasse ou une marche, bien qu'il y ait un banc devant la porte de la salle de consultation de l'ASC (qui lui-même fait ses consultations normales, beaucoup moins nombreuses, pendant ce temps).

Quand une femme sort, la sage-femme appelle la suivante, les femmes connaissent leur ordre d'arrivée.

J'ai moi-même observé 34 consultations, mais je suis sorti pour 3 d'entre elles, lorsqu'un examen ou une piqûre allait être pratiqué (la sage-femme en ce cas demande en effet alors de fermer la porte, qui sinon reste ouverte; par discrétion, et ne sachant pas si c'était pour un examen gynéco ou pour une piqûre, je suis alors sorti chaque fois).

Les deux membres de l'équipe mobile ont sans doute pensé à une évaluation de notre part, d'autant qu'elles n'avaient pas compris que j'étais sociologue (je m'en suis rendu compte pendant notre conversation à la fin ; elles ont du penser que j'étais médecin), *et ont donc probablement modifié leur comportement habituel*. Pendant toute la matinée, elles ne nous ont quasiment jamais regardés, ni Fati ni moi, et encore moins parlé.

Je décrirai ici une séance « moyenne » ou typique, faite à partir de ces 34 séances, puis quelques variantes significatives.

Séance standard

Bor fo ma kaa, dit la sage-femme (SF).

Une mère entre, avec son enfant (de 3 à 8 mois en général), tenant le carnet de santé de l'enfant à la main, qu'elle tend à l'assistante sociale (AS). Les salutations par l'AS et la SF sont brèves, un peu mécaniques.

C'est l'AS qui « mène la barque ». Environ trente cinq ans, le débit de parole rapide et assuré,elle est en tenue normale (robe en pagne) assise de l'autre coté de la table qui fait face à la porte, et prend en général l'initiative des questions et des recommandations. La sage-femme, avec une blouse rose, est, elle, assise sur une chaise face à l'assistante sociale, à côté de la consultante, qui s'assied sur une sorte de tabouret en fer, plus bas que la chaise.

Pendant toute la matinée, j'ai cru que l'assistante sociale était la sage-femme, et que la sage-femme, beaucoup plus jeune (on lui donne une vingtaine d'années) et qui parle nettement moins, était son aide-soignante ou une stagiaire…

Comme beaucoup de carnets sont un peu défraîchis, et que la plupart ne sont pas « plastifiés », la sage-femme (SF) propose systématiquement de le « coller » (*kole* est le terme même qu'elle emploie en zarma) pour 100 francs, c'est-à-dire de le « plastifier » avec un rouleau de scotch large, transparent, opération que pas mal de femmes acceptent de financer (la sage-femme leur explique que c'est le seul moyen pour que le carnet ne soit pas abîmé). La SF (et, une fois, l'AS, quand la SF était sortie) fait l'opération en 4 minutes avec une grande dextérité, à l'aide d'une lame de rasoir qu'elle tient à peu près tout le temps à la main, et dont elle se sert parfois pour pianoter sur la table en fer quand elle s'ennuie ou pense à autre chose. Pendant ce temps, l'AS conseille en général la femme soit sur les questions d'alimentation du bébé, soit sur l'espacement des naissances (cf. ci-dessous).

Les femmes qui sont déjà venues à une consultation de l'équipe mobile ont une grande fiche verte à leur nom, que l'AS recherche (à partir du nom et du numéro du carnet) dans la liasse des fiches vertes du village. Celles qui ne sont jamais venues doivent en acheter une (100 francs). Pour celles qui n'auraient pas de carnet de santé pour l'enfant (je ne sais si c'est le carnet banal délivré dans n'importe quel CSI, ou si c'est un carnet spécial, propre au projet, que toutes auraient donc déjà du acheter lors d'une précédente consultation avec l'équipe mobile… en tout cas c'est un carnet vert), elles doivent en acheter un, toujours à 100 francs, dès avant la pesée qui précède la consultation. Les produits des ventes des fiches et des carnets sont mis dans des petits pots, alors que les produits de la « plastification » restent en vrac sur la table (sans doute c'est le « bénéfice » de l'AS et de la SF).

Si c'est le moment d'un rappel de vaccin, la SF procède à l'injection sur le bébé. C'est en général à ce moment qu'elle regarde le bébé, lui parle ou lui sourit (parfois aussi quand la femme entre, mais assez rarement). Parfois (4 fois sur 34) elle donne de la vitamine A par voie buccale, sur décision de l'AS (sans qu'on sache très bien pourquoi celle-ci décide tout à coup d'en donner à tel ou tel et pas aux autres…).

Si l'enfant a pris du poids (*a tonton*), l'AS le dit à la mère et l'encourage à continuer (*ni ma sobey*). Sinon, ou si l'enfant a environ 6 mois, l'AS commence un discours très au point, de quelques minutes, à peu près toujours identique, sur la nécessité de donner un complément

nutritionnel, en l'occurrence du *kooko* « amélioré », dont elle donne la recette, avec des phrases d'un débit très rapide, sur un ton qui n'appelle pas la réplique ou la question, sans retour en arrière ni vérifier la compréhension, où il est question de comment faire bouillir, de couvrir les casseroles, de mettre 4 morceaux de sucre et 3 pincées de sel, d'ajouter du foie ou du poulet , etc.. etc.. (honnêtement, je serais incapable de reproduire quelque recette que ce soit débitée si vite..). Parfois elle parlera (si les enfants sont plus grands) de compléments plus nutritifs (*dunguri*)

En fait, il y quatre constantes répétitives des consultations, dont trois discursives :

- les écritures diverses sur les diverses fiches et carnets, qui prennent du temps
- la séquence verbale « proposition de plastification »
- la séquence verbale « recette »
- la séquence verbale « *fulanzamyan safari* », le « médicament pour se reposer », autrement dit la PF

Les propositions de PF sont assez systématiquement faites, souvent en demandant d'abord si la femme déjà assisté à des séances de sensibilisation (*fulanzamyan fakaarey*). L'argumentaire est centré essentiellement sur deux thèmes

- L'argent : ce n'est pas cher, explique l'AS (parfois c'est la SF qui s'y met) 100 CFA par mois pour la pilule (*fulanzamyan kini),* 500 FCFA par mois pour l'injection (*pikiri*) ; on explique aussi que pour la première fois il faudra acheter un carnet spécial (100 CFA) et une fiche (blanche celle-là, 100 CFA) ; que les femmes donc se préparent pour épargner cette somme (*ni ma soola*, ou *ni ma nooru ceeci*).
- Le « repos », *fulanzamyan* (puisque c'est le nom même donné en zarma à la PF) ; l'utérus a besoin de repos, c'est comme un pagne java qu'il ne faut pas vite déchirer

Autres arguments annexes parfois utilisés :

- Les gens du « projet » (*porze*) ont dépensé de l'argent pour les femmes, ils payent l'essence pour que la voiture vienne jusque dans le village, comment ne pas alors les écouter, vous pour qui ils font tout cela ?

- La prise de contraceptif ne bloque en rien de futures naissances quand on le désirera (*man ti safari kan ga ganji hayyan, ni ga fulanzam de*).
- Il ne faut pas écouter les racontars des villageois (*koyra borey senni*), que chacun s'occupe de ce qui le regarde (*bor kul ma furo nga muraado ra*)
- Les « contraceptions populaires » (*koyra borey safari*) ne valent rien (*naane si no*, on ne peut s'y fier), car ce sont des gens qui n'ont pas étudiés (*i mana cow*)

Le ton général est celui de l'exhortation un peu paternaliste, ponctuée de « *hoo mee* » renforçant l'évidence du propos, parfois culpabilisante ou condescendante. A une femme qui dit qu'elle a eu toutes ses grossesses espacées de trois ans, elle dit que si les « broussards » (*kawuya borey*) trouvent cela espacé, ce n'est rien pour les gens de la ville qui peuvent espacer de même 7 ans. Autres propos entendus : « Aujourd'hui seule une imbécile accouchera (sans espacement) » (*saama hinne no ga hay, sohon*) ; « Celui qui accouche chaque année n'est pas comme un être humain » (*bor kan ga hay jiri kulu a si hima borey, borey si hima*).

Par contre le concept zarma très connu de *nasuyan* (naissance trop rapprochée), avec ses connotations courantes (on se moque de celle qui retombe enceinte quand elle allaite) n'est presque jamais utilisé ; cependant l'AS en évoque parfois la conséquence bien connue de toutes : si on devient enceinte quand on allaite, on sèvre immédiatement le bébé, ce qui est très mauvais pour lui…

Variantes

1) Parfois (3 fois en tout), l'AS se lance (effet de notre présence très probablement) dans une démonstration avec les accessoires pédagogiques de sa mallette : une sorte de plaque qui est censée représenter un demi-utérus en creux (je l'ai pour ma part trouvée incompréhensible), où elle place en relief un stérilet (qu'elle appelle *kawucu*, caoutchouc), et un sexe masculin, pour explique le préservatif ; manifestement ceci ne suscite pas d'écho (et ce n'est pas fait pour cela),

ce n'est qu'une séquence visiblement artificielle, sans dialogue, non suscitée par la dynamique d'une conversation.

2) Quand une femme nouvelle est intéressée par la PF et a l'argent nécessaire, soit 300 CFA pour le carnet, la fiche et la plaquette – c'est la pilule par laquelle les « nouvelles » commencent - (5 pendant la matinée), ou bien quand une femme vient pour renouveler (2, dont une piqûre), il y a prise de tension, question sur les antécédents médicaux (jaunisse, *mo sey* ; tuberculose, *kotto beeri*), parfois examen. D'autre part, la SF a « caché » la plaquette qu'elle venait de placer auprès d'une femme dans le carnet de santé de l'enfant.

Analyse de l'observation

Je pense que nous avons commis deux erreurs.

1) Quand nous sommes arrivés, en pleine consultation le matin à 9 heures, nous aurions dû prendre plus de temps (entre deux consultations) pour expliquer qui nous étions et ce que nous étions venu faire; pour éviter qu'on ne soit pris pour une équipé d'évaluation, nous aurions dû dire à l'équipe mobile que notre but était d'observer les femmes consultantes.

2) Pendant la matinée, F.D. n'aurait pas dû seulement observer la pesée à l'extérieur (ce qu'elle a fait) et interviewer quelques femmes (ce qu'elle a aussi fait), mais elle aurait dû observer les femmes qui attendaient, écouter leurs conversations, voire s'y mêler.

5. Le dépouillement des données

Rappelons que les données, pour être utilisables, doivent toutes se trouver sous forme écrite (les enregistrements doivent avoir été transcrits), en général dans des cahiers, des carnets ou des dossiers et classeurs. Les données se décomposent en général en cinq grandes catégories :

- les entretiens (transcriptions ou prises de notes)
- les observations (prises de notes descriptives)
- les recensions (tableaux, listes, chiffres, schémas, plans)
- les sources documentaires
- les notes et réflexions personnelles (pistes, hypothèses, commentaires, journal de terrain…)

Tous ces supports écrits (on admettra pour simplifier qu'il s'agit de cahiers) doivent être **paginés**, et **codés** (par exemple cahier EF-A-3, pour le cahier n°3 de l'enquête foncière à Ayorou, pages numérotée de 1 à 95)

Le dépouillement, qui fait suite à chaque phase d'enquête de terrain, comprend plusieurs opérations imbriquées : la lecture ou relecture des données, le marquage des passages les plus intéressants, l'inventaire et le classement des données sous des formes permettant de les retrouver aussi facilement que possible en tant que de besoin.

Il s'agit de sélectionner dans la masse des données, c'est-à-dire dans les cahiers, les informations les plus importantes, celles qui vont être utilisées pour la rédaction, et de les classer sous une forme qui permet de les retrouver facilement.

Pour sélectionner, en général on souligne, on surligne, ou on coche en marge. On n'utilise évidemment jamais toutes les données recueillies, il faut donc en retenir seulement les plus intéressantes pour procéder à la rédaction du rapport ou de la thèse. Et, parmi celles-là, déjà sélectionnées, une petite partie seulement figurera à son tour sous forme de citations, d'exemples ou de cas dans le texte final…

Pour classer, il y a plusieurs techniques possibles, sous une forme « manuelle » ou sous une forme informatique.

Classement manuel

Il y a deux techniques manuelles souvent utilisées.

Le codage des cahiers originaux

On procède par codage en marge des cahiers de données originaux, en indexant les passages importants sous un « mot-clé ». On constitue une première liste de mots clés, liés à la problématique de départ de la recherche, sous lesquels on essaiera de ranger toutes les données disponibles. Chaque mot-clé à sa fiche. A mesure qu'on relit les cahiers de données (en surlignant par exemple), on met en marge pour chaque passage retenu le mot-clé correspondant. En même temps, on porte sur la fiche de ce mot-clé les références du passage en question (telle page de tel cahier ; on peut éventuellement ajouter sur la fiche un résumé très sommaire, d'une ligne, cela dépend des chercheurs). Au total, la fiche de chaque mot-clé inclura une liste de toutes les références des passages dans les cahiers correspondant à ce

mot-clé. Un même passage peut évidemment renvoyer à plusieurs mots-clés. En fait, chaque mot-clé est une sorte de module, ayant vocation à devenir partie de tel ou tel chapitre.

Ainsi, à titre d'exemple : un passage d'un entretien dans le cahier EF-A-3, page 4, concernant les conflits fonciers, sera coté en marge "*co-fon*" tout le long du passage concerné sur le cahier (il pourra aussi y avoir une autre cotation simultanée pour une partie de ce passage, renvoyant, mettons, à « parenté », ou à « parti politique »); d'autre part, sur la fiche "*co-fon*", on mettra le renvoi : EF-A-3 p 4, à la suite d'autres renvois à d'autres données sur d'autres pages ou d'autres cahiers, concernant également les conflits fonciers. A mesure qu'on progresse dans le dépouillement, on « produit » de nouveaux mots-clés, pour des catégories d'informations non prévues dans la liste de départ.

La constitution de dossiers thématiques par photocopies

On peut aussi utiliser photocopies, ciseaux et colle. Au lieu de coder chaque passage intéressant dans les cahiers originaux, on le photocopie pour le mettre « physiquement » dans un dossier qui a pour titre le mot-clé du système d'indexation ci-dessus. Le passage en question de notre exemple EF-A-3, p.4 sera donc photocopié et inséré dans une chemise « conflits fonciers » avec d'autres photocopies d'autres passages d'autres cahiers concernant ce thème. Chaque dossier correspond donc à un mot-clé. Si un passage concerne deux dossiers, on le photocopie deux fois. On aura à la fin un ensemble de « dossiers » contenant toutes les données déjà classées (sous forme de photocopies), sans avoir à se reporter aux cahiers d'origine.

Classement informatique

Il implique tout d'abord que tous les cahiers de données aient été saisis préalablement en traitement de texte. Ce qui est évidemment très coûteux en temps. Puis on recourra à un logiciel d'analyse qualitative (qui est différent d'un logiciel d'analyse de contenu), avec lequel on sélectionnera des passages puis on les indexera, passages que le logiciel reproduira et insérera automatiquement dans des dossiers correspondants (il s'agit donc de fait d'une combinaison informatique des deux techniques manuelles précédentes).

Il est d'autres systèmes de dépouillement. L'essentiel est d'avoir (éventuellement en se le « bricolant ») un système où l'on se sente à l'aise. **Mais il faut un système de dépouillement** !

6. Quelques principes élémentaires de transcription des termes en langues nationales

Les noms communs

Ils sont toujours mis en italiques, dès lors qu'il s'agit de mots ou phrases en langues nationales.

Chaque langue nationale a ses règles propres (souvent hélas non unifiées), fixées par les linguistes ou les services d'alphabétisation, en fonction des phonèmes qui lui sont propres. Les tons ne sont en général pas marqués (nous ne sommes pas linguistes). Les allongements de voyelles ou les redoublements de consonnes sont fonction de ce que l'on entend, qui varie selon les parlers..

Cf. *zimma* (prêtres de possession), *maani* (graisse)

L'essentiel est de s'en tenir, dans un texte, à un système cohérent, et de dire lequel.

Rappelons toutefois quelques règles de base, issues du système phonétique international :

- ne jamais écrire « ou » pour le son « ou » (comme dans « soupe »), mais « u », ou parfois « w » devant une voyelle

  suuru, la patience, et non « sourou »

  garwa (porteur d'eau) , et non « garoua »

- « s » est toujours sifflé (sinon on met « z »), il ne se redouble jamais (pas de « ss »), on n'en met jamais pour marquer le pluriel quand le nom est inséré dans une phrase en franaçais

  maasa, beignet et non « massa » ; des *zimma* arrivent , et non des « zimmas » ; *tuuzi*, goinfre, et non « tousi »

- le « g » est toujours dur (comme dans « gare »)

  gidan soboro, moustiquaire

- le « c » dur (comme dans « couteau ») est toujours transcrit par « k »

  a kani (il est couché) et non « a cani »

  NB : en zarma, par exemple la graphie « c » est conventionnellement utilisée pour les sons « ky » ou « ty » : *coro*, ami ; *ce,* pied ; de même la graphie « j » est utilisée pour les sons « dy » et « gy » : *maaje*, chat ; *ay jow,* j'ai soif

- il n'y a jamais de « e » muet, le « e » transcrit toujours le son « é »

  a bare (il a tourné) et non « a baré »

  a ga baan (c'est souple) et non « a ga baane »

Quelques règles de base pour transcrire les noms propres (langues, « ethnies », etc…)

- On procède comme en français, où les noms propres ont toujours une majuscule, alors que les noms communs et les adjectifs n'en ont pas

  Ex : les Français, la langue française, en français, un chef français; les Hausa, la langue hausa, en hausa, un chef hausa

- Lorsque les noms ont un orthographe d'usage en français largement accepté (ou validé par l'état-civil), on le garde avec sa graphie officielle d'origine française (et on met donc un « s » au pluriel pour les noms de groupe)

  Ex : un Peul, les Peuls, les Touaregs, Issoufou, Ngourti (et, en général, tous les noms de lieux officiels : villages, cantons, etc…)

- *Lorsqu'ils n'ont pas un orthographe d'usage en français largement accepté, on les écrit avec l'alphabet phonétique international* (et donc en italiques), ou selon les règles de transcriptions nationales stabilisées s'il y en a :

  Ex : les *Kurtey* (et non les « Courteyes »), les *Gobirawa* (et non les « Gobiraouas »), *Dawey* (et non Daweye), des hommes *wodaabe* (et non wodaabé), les *Hausa* (et non les « Haoussas »).

7. Code de bonne conduite entre les chercheurs et collaborateurs d'un programme de recherche

On prendra, ici encore, l'exemple du LASDEL :

- Les données recueillies dans le cadre d'une opération de recherche du LASDEL sont propriété du LASDEL
- Les participants à une opération de recherche du LASDEL peuvent chacun utiliser librement ces données pour leurs communications, publications et travaux personnels, mais à condition bien évidemment de faire explicitement mention du LASDEL, de cette opération de recherche, de son financement, et de son responsable
- Même si les données et leur analyse sont le produit d'un travail collectif, c'est le(s) rédacteur(s) d'un article qui est (sont) signataire(s) de cet article, à condition bien évidemment de faire explicitement mention en note de tous les collaborateurs qui ont participé au travail de recueil et d'analyse des données, et de traiter comme des citations (avec mention de l'auteur) toute phrase intégrale reprise des écrits d'un informateur ou d'un collaborateur
- Lorsqu'un étudiant (maîtrise, DEA, ou doctorat) utilise dans un mémoire ou une thèse les travaux d'une opération de recherche du LASDEL (données, mais aussi cadre interprétatif), il doit en avertir son directeur de mémoire ou de thèse, et, dans son mémoire ou sa thèse, faire mention de cette source, et la distinguer de ses données et interprétations personnelles originales

NB : Ces règles sont également valables pour les consultants utilisant les rapports et travaux du LASDEL, qui doivent citer leurs sources, et, s'ils reproduisent des passages, les mettre entre guillemets avec mention de l'origine exacte. Il faut rappeler que le plagiat est non seulement inadmissible d'un point de vue déontologique, mais aussi interdit par la loi.

Deuxième partie

Un canevas d'enquête collective multi-site: ECRIS

Note de présentation

On trouvera ci-dessous une version remaniée d'un texte écrit en commun avec T. Bierschenk [3] pour présenter un canevas d'enquête collective multi-sites, qui a été mis en oeuvre à l'occasion de divers travaux récents en Afrique [4]. On a fait parfois allusion aux avantages de l'enquête collective sur l'enquête individuelle, pourtant dominante en socio-anthropologie. L'enquête collective permet, à certaines conditions, une confrontation des interprétations de terrain, une plus grande explicitation des problématiques, une triangulation mieux assurée, une meilleure prise en compte des contre-exemples, une plus grande vigilance dans la rigueur empirique. Mais elle ne saurait être une recette-miracle. Une recherche en équipe suppose en fait des alternances de phases collectives et de phases individuelles. Le canevas ECRIS voudrait simplement optimiser les avantages d'une recherche en équipe, et réguler cette alternance. Il suppose un savoir-faire professionnel et ne saurait en dispenser. Il ne se substitue en aucune façon à la nécessaire vigilance du chercheur sur le terrain, mais voudrait en permettre l'exercice dans un cadre collectif. Il voudrait faciliter la mise en oeuvre des compétences anthropologiques au sein d'une équipe s'attaquant à certains types de chantiers empiriques comparatifs. **Il suppose toujours, après la phase collective, une phase individuelle d'enquête approfondie et d'observation participante.**

Introduction

ECRIS (Enquête Collective Rapide d'Identification des conflits et des groupes Stratégiques...) : ce sigle ne cache pas une technologie d'enquête collective "clés en main" et de courte durée qui entendrait se substituer à l'étude de terrain individuelle et de plus longue durée (à caractère socio-anthropologique). Ce n'est donc pas un nouveau "produit" à placer sur le marché aujourd'hui en expansion des études rapides, des enquêtes pressées et des évaluations au pas de course. C'est plutôt un canevas de travail pour une *recherche socio-anthropologique comparative multi-sites*, menée en équipe, avec une phase collective « rapide » précédant une phase de "terrain" classique, laquelle reste indispensable et réclame une investigation individuelle relativement intensive et donc relativement prolongée. Le nom est à cet égard trompeur (ce sigle fût proposé comme un clin d'oeil, mais nous a ensuite échappé…) : si la phase collective est rapide, l'enquête complète ne l'est pas, et le travail

[3] T. Bierschenk, professeur à l'Université de Mainz, Allemagne, est chercheur associé au LASDEL et membre de son conseil scientifique

[4] Une première version de ce texte a été publiée dans Human Organization (Bierschenk & Olivier de Sardan, 1997a ; une autre se trouve en annexe dans l'ouvrage sur « Les pouvoirs au village » ((Bierschenk & Olivier de Sardan, 1998). Des enquêtes s'appuyant sur le canevas ECRIS ont été menées sur les pouvoirs locaux, au Bénin (cf. Bierschenk & Olivier de Sardan eds, 1998), en Centrafrique (cf. Bierschenk & Olivier de Sardan, 1997b), au Niger (Olivier de Sardan 1999, Moussa 2003, Hahonou, 2003 Elhadji Dagobi, 2003, Mohamadou, 2003), au Mali (Kassibo, ed, 1998) ; sur la corruption, au Niger, au Bénin et au Sénégal (Blundo et Olivier de Sardan, 2001) ; sur la santé, au Niger, au Mali, au Sénégal, en Guinée et en Côte d'Ivoire (cf . Jaffré & Olivier de Sardan, 2003) ; sur la gestion de l'hydraulique villageoise, en Guinée et au Niger (cf. Olivier de Sardan et Elhadji Dagobi, 2000)

d'équipe passe par des recherches individuelles coordonnées. Le canevas de recherche ECRIS repose pour beaucoup sur une phase collective préliminaire qui est conçue pour précéder, orienter, impulser, et coordonner des enquêtes plus approfondies ultérieures menées individuellement, en permettant de les intégrer dans le cadre d'une étude comparative menée sur plusieurs sites, et en facilitant une synthèse finale. Dans la mesure où les thèmes de recherche sont plus "pointus" que dans les recherches anthropologiques classiques, ECRIS permet d'améliorer considérablement le rendement et l'efficacité de ces recherches individuelles, ainsi que d'en raccourcir la durée. ECRIS permet d'autre part et peut-être surtout de fournir un cadre véritablement comparatif, par la mise au point collective sur le terrain d'indicateurs descriptifs communs (de type qualitatif) que chacun utilisera ensuite sur son propre site de recherche.

Nous considérons par ailleurs que toute nouvelle enquête ECRIS doit nécessairement aménager et modifier la procédure, que ce soit pour s'adapter à de nouveaux thèmes ou à de nouveaux sites, pour tenir compte de nouvelles contraintes, ou simplement pour faire place à de nécessaires innovations.

Une "affinité sélective" entre un point de vue théorique et une procédure méthodologique

Les "méthodes" en sciences sociales sont souvent considérées comme des "outils" indépendants des problématiques au service desquelles elles seront amenées à fonctionner. Nous sommes en désaccord avec cette vision "techniciste" des relations entre cadres théoriques et méthodologies d'enquête. Nous pensons au contraire que toute méthode en science sociale est dans une relation d'"affinité sélective" avec un "point de vue" sur le social. Ce peut être une affinité avec des idéologies (telles que populisme, libéralisme, progressisme, par exemple), et/ou avec des paradigmes (tels que marxisme, analyse-systèmes, cognitivisme, individualisme méthodologique....), mais aussi une affinité avec une certaine posture épistémologique ; Bien sûr, cette notion d'affinité sélective ne doit pas être comprise dans un sens déterministe. Il n'y a pas de relation unilatérale et rigide de type "une théorie-une méthode". Un point de vue théorique particulier est compatible avec plusieurs méthodologies d'enquête, mais en exclut d'autres. Inversement, une méthode donnée ne peut pas être utilisée dans le cadre de n'importe quelle approche théorique, mais en tolère plusieurs. Autrement dit, les méthodes de production de données de terrain ont un certain type de liens avec des problématiques, des points de vue et des postulats, dont la pertinence est elle-même liée à l'objet d'enquête.

Prenons un exemple, à savoir la "boite à outil", apparemment "neutre", de la méthode connue sous le nom de RRA (Rapid Rural Appraisal), ou sa jeune soeur PRA (Participatory Rural Appraisal). Aujourd'hui les méthodes inspirées de RRA-PRA sont largement utilisées en Afrique de l'Ouest, sous le nom de MARP, par les agences de développement multilatérales ou bilatérales, comme par les ONG [5]. Elles sont censées fournir des évaluations rapides des "vrais besoins" d'une population, grâce à des enquêtes collectives de 5 à 10 jours, utilisant une trentaine d'"outils", du transect au "diagramme de Venn", des jeux de cartes pour le classement des catégories sociales au "focus group", outils tous plus ou moins inspirés des

[5] Pour une présentation de RRA-PRA-MARP par leurs promoteurs, cf. Chambers, 1981, 1991, 1994; Gueye & Schoomaker Freudenberger 1991. Pour des analyses critiques, cf. Fall & Lericollais 1992; Scoones & Thompson (eds.) 1994; Lavigne Delville 1996; Mathieu 1996; Floquet & Mongbo 1996. L'idéologie populiste de Chambers, le "fondateur" de PRA-RRA, est analysée in Olivier de Sardan 1995, chapitre 5.

sciences sociales. L'usage de ces outils permettrait de promouvoir la "participation" active de la population à l'enquête, et, au delà, à la conception, la programmation, la réalisation ou l'évaluation des projets de développement. Mais ces outils sont loin d'être des moyens neutres de produire de l'information sur le monde. De façon implicite, ils véhiculent des présupposés sur ce monde et ses configurations sociales . Une idéologie populiste implicite a présidé à leur choix, elle s'exprime dans diverses préconceptions sur l'existence d'un consensus dans les communautés rurales, et la possibilité d'une collaboration spontanée et immédiate entre la "population" et les chercheurs. Ainsi l'enquête par "focus group" (entretien collectif avec des membres d'un même groupe social), qui est privilégiée par la MARP, si elle admet au départ une certaine différenciation interne de la communauté ("les jeunes", "les femmes", "les pauvres"...), présuppose l'homogénéité interne de chaque groupe, et "oublie" les formes de contrôle social propre à une réunion de groupe organisée par des étrangers. Les méthodes de classement (au moyen de cartes) des catégories sociales locales par des informateurs locaux (là aussi réunis en groupe) présupposent un consensus communautaire sur les critères de la différenciation sociale. Cette sorte de "localisation théorique" (ou idéologique) des méthodes RRA-PRA-MARP nous semble expliquer au moins partiellement pourquoi, dans leur "boite à outil", il n'y a pas de place pour les entretiens individuels, pour l'"observation participante", pour la prise en compte des langues locales et des problèmes de traduction, pour l'analyse des stratégies individuelles, pour les études de cas de conflits[6].

Aussi pensons-nous qu'il vaut mieux faire état du lien qu'ECRIS entretient avec notre propre point de vue sur le social plutôt que de l'ignorer ou de le cacher. ECRIS n'est pas un simple "outil" ou une pure technique pour collecter de l'information. Certes nous produisons ainsi des données, mais en fonction d'une certaine problématique. ECRIS est une méthode en quelque sorte à "problématique minimum incorporée". Elle s'inspire en effet clairement d'un "point de vue" en sciences sociales, et que trois mots-clés résument: **conflit, arène, groupe stratégique**. Autrement dit, nous ne pensons pas qu'un village africain soit une communauté unie par la tradition, cimentée par le consensus, organisée par une "vision du monde" partagée, et régie par une culture commune... ECRIS au contraire est basé sur le postulat selon lequel un village est une arène, traversée de conflits, où se confrontent divers "groupes stratégiques".

Conflit, arène, groupe stratégique: il convient d'expliquer ces trois concepts, de préciser d'où ils viennent, et dans quel sens nous les utilisons

Conflit

Les premiers travaux en anthropologie qui aient systématiquement abordé la réalité sociale par le biais des conflits sont sans doute ceux de l'Ecole de Manchester, dès le début des années 1950 [7]. Cependant les usages qui ont été faits de la notion de conflit restent ambigus, et renvoient à au moins trois niveaux différents d'analyse qu'il est utile de désagréger.

D'une part, un constat empirique: les sociétés, toutes les sociétés, sont traversées de conflits. Le conflit est donc un élément inhérent à toute vie sociale. Cette idée est un leitmotiv

[6] En ce sens RRA-PRA-MARP n'ont pas rompu vraiment avec le mythe communautaire, ou ce qu'on a appelé parfois "the community-culture approach" en anthropologie (cf. Bonfill Batalla, 1966, et Schwartz, 1981)

[7] Bien évidemment, la notion de conflit était déjà au coeur du paradigme marxiste. Mais divers auteurs extérieurs à cette tradition ont mis en évidence l'importance des conflits, comme Dahrendorf (1959), en macro sociologie, ou Crozier (1964) en sociologie des organisations

dans l'oeuvre de Max Gluckman, le fondateur de l'Ecole de Manchester, et dans celle de ses disciples [8].

D'autre part, une analyse structurelle: les conflits renvoient à des différences de positions. Le plus clair exemple, et le plus systématique, en est le premier grand ouvrage de Victor Turner (1957). Les conflits sont l'expression de "contradictions" structurelles. Autrement dit les sociétés, aussi petites soient-elles, et aussi dépourvues soient-elles de formes institutionnalisées de "gouvernement", sont divisées et clivées. Ces divisions et ces clivages sont entretenus par des "coutumes", c'est-à-dire des normes, des règles morales, des conventions (on pourrait aussi dire des codes culturels). Les conflits expriment donc des intérêts différents liés à des positions sociales différentes et sont culturellement structurés.

Enfin, un postulat fonctionnaliste: les conflits, qui semblent vouer les sociétés à l'émiettement ou à l'anarchie, concourent au contraire à la reproduction sociale et au renforcement en dernière analyse de la cohésion sociale: ils permettent de maintenir le lien social (Gluckman, 1954).

On peut aisément comprendre en quoi le postulat fonctionnaliste est aujourd'hui obsolète, et en quoi au contraire le constat empirique reste lui toujours valable. Il n'y a donc pas à s'y attarder ici. Reste l'analyse structurelle, qui nous semble quant à elle devoir être amendée (en suivant d'ailleurs certaines pistes que Gluckman lui-même a tracées dans ses écrits les plus programmatiques). Il est vrai que bien souvent les conflits renvoient à des positions différentes dans la structure sociale. Mais il convient de souligner l'existence d'une "marge de manoeuvre" pour les individus (cf. Long, 1989, qui a introduit dans la sociologie et l'anthropologie du développement la problématique de l'Ecole de Manchester). Un conflit entre personnes ou entre groupes n'est pas que l'expression d'intérêts "objectifs" opposés, mais aussi l'effet de stratégies personnelles, plus ou moins insérées dans des réseaux et organisées en alliances. L'analyse structurelle doit être complétée par une analyse stratégique. Les caractéristiques structurelles peuvent être considérées comme des contraintes et des ressources pour les acteurs sociaux, contraintes et ressources qui varient selon les positions respectives de ces acteurs dans la structure sociale. Mais chaque situation sociale concrète relève de plus d'un système de normes, ce qui permet aux acteurs sociaux d'opérére une "sélection situationnelle" (*optation*) entre différentes normes (Gluckman, 1961). En d'autres termes, les acteurs "jouent" avec les contraintes et les ressources structurelles, à l'intérieur d'une certaine marge de manoeuvre. En outre, chaque acteur appartient à plus d'une structure, et a plus d'un rôle à jouer, plus d'une identité à gérer.

Pour notre part, nous privilégions surtout la dimension heuristique du repérage et de l'étude des conflits, et c'est celle-ci qui est pour ECRIS fondamentale: les conflits sont un des meilleurs "fils directeurs" qui soient pour "pénétrer" une société et en révéler tant la structure que les normes ou que les codes. Postuler l'existence d'un consensus est une hypothèse de recherche beaucoup moins puissante et productive que de postuler l'existence de conflits. Les conflits sont des indicateurs privilégiés du fonctionnement d'une société locale. Ce sont aussi des indicateurs du changement social, particulièrement pertinents pour une anthropologie du développement.

Identifier les conflits, c'est aussi un moyen d'aller au-delà de la façade consensuelle et de la mise en scène en direction de l'extérieur que les acteurs d'une société locale proposent

[8] Le conflit est déjà un thème d'un des premiers ouvrages de Gluckman (1940), mais prend plus d'importance dans des publications ultérieures comme : "*Custom and conflict in Africa*" (Gluckman, 1956).

souvent à l'intervenant ou au chercheur extérieur. Ceci est particulièrement important dans le champ du "développement", où les stratégies de mise en scène (*impression managment*) face à des intervenants extérieurs sont devenues une part du savoir-faire des acteurs locaux. En Afrique, où la "rente du développement" est désormais une composante structurelle de l'économie de nombreux villages et a été intégrée dans les stratégies paysannes (Bierschenk & Olivier de Sardan, 1997), toute enqête est perçue par les villageois comme les prémices d'un flux d'aide potentiel, et les gens présentent donc aux chercheurs le spectacle d'un village uni et dynamique, dont les besoins correspondent exactement à ce que l'on pense que les visiteurs sont prêts à fournir...

Il ne faut donc voir, dans notre approche d'une société par ses conflits, ni la recherche du conflit pour le conflit, ni la volonté de privilégier les conflits sur toute autre forme de sociabilité, ni le refus de prendre en compte les consensus ou les codes communs. Notre hypothèse n'est qu'une hypothèse méthodologique, bien souvent vérifiée, selon laquelle le repérage et l'analyse des conflits sont des pistes de recherche fructueuses, qui font gagner du temps, et qui évitent certains des pièges que les sociétés ou les idéologies tendent aux chercheurs.

Il reste ensuite à identifier la hiérarchie des conflits et à comprendre leurs éventuels liens mutuels. Tous les conflits ne se situent pas sur le même niveau, ils n'ont pas tous la même importance sociale. Ils sont plus ou moins productifs et pertinents en fonction du thème d'enquête. Autrement dit, les conflits doivent être analysés. Ceci est une autre affaire, qui dépasse les objectifs immédiats d'ECRIS. ECRIS n'entend pas se substituer aux nécessaires théorisations de tout travail empirique.

Arène

C'est peut-être dans le contexte des analyses de Bailey que le terme, fréquemment utilisé dans la littérature anglo-saxonne, est le plus significatif, bien qu'il ne soit jamais explicitement défini (Bailey, 1969). Bailey voit la vie politique, nationale comme locale, en termes de "jeu", où se confrontent et s'affrontent les acteurs sociaux, autour de leaders et de factions. L'arène est au fond l'espace social où prennent place ces confrontations et affrontements.

La notion d'arène peut utilement être rapprochée de la notion voisine de "champ". Pour Swartz (1968), le champ (politique) est un espace social et territorial à l'intérieur duquel sont reliés les uns aux autres les acteurs impliqués dans un processus politique. Le champ politique inclut "*the values, meanings, resources, and relationships employed by (the) participants in that process*" (Swartz 1968: 9). Ainsi son acception du "champ politique" est plus large que celle que Bailey et d'autres, dont nous-mêmes, accordent à "arène". Par contre "arène", pour Swartz, est : "*the social and cultural area which is immediately adjacent to the field both in space and in time" ,* zône qui *"contains the repertory of values, meanings, and resources these actors possess, together with the relationships among them*" (relations qui peuvent être "multiplexes" ou non) and "*the values, meanings and resources possessed by the field participants but not employed by them in the processes which constitute the field*" (ibid.). Divers auteurs ont quant à eux utilisé "arène" et "champ" de façon interchangeable, et d'autres ont utilisé "champ" pour inclure simultanément les sens de "chmap" et d'"arène" selon Swartz. Chez Bourdieu, "champ" est une notion polysémique, jamais clairement définie, qui oscille entre plusieurs acceptions. C'est à la fois un "marché" (au sens métaphorique) où les acteurs dotés de capitaux" divers (capital économique, symbolique, social...) sont en concurrence, à

la fois un certain type de structure sociale autonomisée (des institutions, des agents spécialisés, un langage) et à la fois un espace de jeu et d'enjeux relevant d'un rapport de forces entre groupes sociaux. Mais dans tous les cas "champ" reste une notion très "macro" et abstraite. On pourrait ainsi parler du "champ du développement", afin de décrire ces institutions spécifiques, ce langage particulier, ce marché inégalement structuré et inégalement concurrentiel où se confrontent des idéologies, des salaires, des compétences, des institutions, des symboles, etc...

Pour nous, arène évoque à la fois une échelle plus restreinte et une plus claire conscience des affrontements chez les acteurs eux-même. Une arène, au sens où nous l'entendons, est un lieu de confrontations concrètes d'acteurs sociaux en interaction autours d'enjeux communs. Un projet de développement est une arène. Le pouvoir villageois est une arène. Une coopérative est une arène. Arène a un contenu empirique et politique (au sens large) plus fort que champ. C'est un concept souple, dont l'extension et la forme varient selon les contextes et les thèmes d'enquête. Sa valeur est avant tout exploratoire.

Groupe stratégique

C'est vers Evers (Evers & Schiel, 1988) que nous nous sommes cette fois tournés pour emprunter le concept de groupe stratégique. Chez ce sociologue allemand, il s'agit de proposer une alternative à la catégorie de "classe sociale", trop figée, trop mécanique, trop économique, trop dépendante d'une analyse marxiste en termes de "rapports de production" (on ne doit cependant pas oublier que nombre de chercheurs non marxistes se sont aussi appuyés sur une analyse en termes de "classe sociale"). Les groupes stratégiques apparaissent ainsi comme des agrégats sociaux plus empiriques, à géométrie variable, qui défendent des interêts communs, en particulier par le biais de l'action sociale et politique.

Cette perspective plus pragmatique, plus proche des réalités empiriques, au lieu de définir a-priori les critères de constitution de groupes sociaux, déduit les groupes pertinents pour un problème donné à partir de l'analyse des formes d'action observables en vue de l'appropriation de ressources. Celà ne signifie pas pour autant que les classifications sociales "classiques", telles que la classe sociale, le "genre", l'ethnicité, n'aient plus d'utilité. Mais elles n'ont pas de priorité théorique. Elles peuvent n'être que indirectement pertinentes, en tant que variables structurelles constituant des contraintes ou des ressources pour l'action politique.

Mais pour Evers les groupes stratégiques restent au fond au même niveau "macro" que les classes sociales auxquelles ils se substituent et n'interviennent qu'à l'échelle de l'arène nationale, de la société globale ou des processus historiques à long terme. De plus, la signification de la notion d'"action stratégique" à un niveau aussi général et aggégé est loin d'être évidente. On ne voit pas comment des groupes stratégiques aussi vastes peuvent communiquer en termes d'options stratégiques et de coordination des actions. Et même si Evers admet la possibilité théorique que l'appropriation de ressources non économiques puisse être la base de la constitution de groupes stratégiques il ne propose aucune typologie des modes non économiques d'appropriation. Nous proposons de libérer le concept de "groupe stratégique" de sa definition économique étroite et de son acception trop macro, en le rendant opératoire au niveau de la société locale, où il peut être lié à l'observation des formes d'interaction directe entre acteurs identifiables.

Il reste le problème de savoir si les groupes stratégiques sont des groupes "réels", plus ou moins "en corps", dotés de normes communes, de formes d'action collective ou de procédures de concertation, ou si ce sont plutôt des agrégats artificiels construits par

l'analyste. Notre position est sur ce point pragmatique: nous considérons au départ le groupe stratégique comme une hypothèse de travail du chercheur, comme une sorte de "groupe virtuel" qui nous aide à penser la convergence des stratégies entre certains individus dont on peut supposer qu'ils partagent une même position face à un même "problème" (qui peut évidemment être de nature économique ou non). Autrement dit, face à un "problème" donné dans un contexte social donné, il n'y a pas une infinité d'attitudes et de comportements: on constate un nombre fini d'attitudes et comportements, qui apparaissent comme liés aux relations respectives que les acteurs entretiennent avec le "problème", c'est-à-dire à leurs positions sociales par rapport à lui. C'est un des objets même de la recherche que de déterminer in fine si ces groupes stratégiques posés comme hypothèse de départ ont ou non une existence "réelle", autrement dit si les acteurs ayant une position commune partagent ou non des formes particulières d'interaction ou de concertation (de façon informelle - réseau, affiliation, allégeance - ou formelle - institution, appartenance, organisation -). Contrairement aux définitions sociologiques classiques des groupes sociaux, les "groupes stratégiques" (virtuels ou réels) ne sont pas pour nous constitués une fois pour toutes et pertinents quels que soient les problèmes : ils varient selon les problèmes considérés, c'est-à-dire selon les enjeux locaux. Parfois ils renverront à des caractéristiques statutaires ou socio-professionnelles (sexe, caste, métier, etc...), parfois à des affiliations lignagères ou à des réseaux de solidarité ou de clientèle, parfois à des parcours biographiques et des stratégies individuelles.

Selon les contextes ou les circonstances, un acteur social est un membre potentiel de différents groupes stratégiques, en fonction de son propre répertoire de rôles. Il n'y a pas de frontières rigides entre les groupes stratégiques. Le processus même de l'enquête doit permettre de rendre au fur et à mesure plus complexe le schéma de départ. La notion de groupe stratégique reste essentiellement d'ordre empirique et heuristique. Elle suppose simplement que dans une collectivité donnée tous les acteurs n'ont ni les mêmes intérêts, ni les mêmes représentations, et que, selon les "problèmes", leurs intérêts et leurs représentations s'agrègent différemment, mais pas n'importe comment. On peut donc faire des hypothèses sur ce que sont les groupes stratégiques face à un "problème" donné: l'enquête montrera évidemment si ces hypothèses sont justes ou non, s'il faut recomposer autrement les groupes stratégiques, quelle est leur existence sociale véritable, et s'ils sont ou non capables de mettre en place des stratégies collectives et de nouer des alliances.

La procédure ECRIS

ECRIS se déroule en 6 phases. On notera que la démarche est un continuel va-et-vient entre phases individuelles et phases collectives, à la différence de l'enquête ethnographique classique qui privilégie la recherche individuelle de longue durée, et à la différence aussi des méthodes d'enquêtes accélérées (type RRA) qui privilégient l'enquête collective de courte durée. On notera également que ECRIS propose un canevas comparatif et la mise au point d'indicateurs qualitatifs communs ad hoc pour les enquêtes empiriques menées sur des sites différents, ce qui là aussi diffère tant de l'enquête ethnographique classique où le chercheur organise solitairement son travail, que des méthodes rapides de type PRA-RRA-MARP, avec leurs outils standards.

1) Une brève enquête individuelle de repérage

Il s'agit là de préparer rapidement (un à deux jours sur chaque site de recherche) le travail d'équipe à venir en identifiant sommairement les principaux enjeux locaux (en fonction du thème de la recherche bien sûr), afin de pouvoir prédéterminer des groupes stratégiques

(c'est-à-dire proposer des groupes stratégiques provisoires pour l'enquête collective à venir), regroupant des catégories d'acteurs dont on peut présumer qu'ils partagent un même rapport global à ces enjeux

> *Si le thème de la recherche est mettons l'évaluation d'un projet de développement local, l'enquête préliminaire relèvera par exemple l'existence d'enjeux fonciers liés au projet, de conflits agriculteurs/éleveurs, de rivalités entre deux grandes familles aristocratiques, ainsi que l'exclusion des femmes des bénéfices du projet. On pourra alors proposer comme groupes stratégiques provisoires: (1) les simples agriculteurs (2) les simples éleveurs (3) les deux familles aristocratiques (4) les intervenants extérieurs (ONG, services techniques) (5) les femmes*

2) Un séminaire de préparation

Ce séminaire (un ou deux jours) doit familiariser les participants avec la problématique et la méthode (s'ils ne le sont pas), faire le point de la documentation sur les sites de recherche, et proposer une série d'indicateurs qualitatifs provisoires susceptibles de guider les recherches individuelles ultérieures (on ne peut évidemment proposer des indicateurs standards, chaque thème d'enquête nécessitant le "bricolage" d'indicateurs spécifiques)

> *On pourrait proposer, pour poursuivre avec l'exemple précédent, comme indicateurs provisoires : l'histoire et la typologie des projets s'étant succédé dans le village, l'analyse d'un processus de décision local lié au projet actuel, la biographie de quelques acteurs centraux du projet, la description d'une assemblée générale, l'inventaire des lieux de débats et de discussion dans le village...*

3) L'enquête collective

Le principe de base de ECRIS est le suivant: l'ensemble de l'équipe d'enquêteurs tourne successivement sur chaque site et reste deux jours sur chaque site. Sur un site donné les enquêteurs se divisent en plusieurs groupes d'enquêteurs (2 à 3 personnes maximum par groupe). Chaque groupe d'enquêteurs se focalise pendant les 2 jours sur un groupe stratégique local et un seul. Il n'enquête que sur des personnes relevant du groupe stratégique qui lui a été affecté. La composition des groupes d'enquêteurs change d'un site à l'autre. Chaque chercheur doit sur l'ensemble des sites avoir travaillé avec les groupes stratégiques les plus variés possibles.

Cette enquête collective est le noyau central de ECRIS. Elle permet à chacun de se confronter à l'approche d'un problème via la notion de groupe stratégique, ainsi que de se confronter à la variété et à la relativité des groupes stratégiques. On ne considère pas le groupe stratégique comme un "vrai" groupe , un "collectif" ou un groupe institué (*corporate group)*. On ne suppose pas que le groupe stratégique ait une position commune établie, bien que cela puisse parfois survenir. Il n'est pas question de "groupe-cible (*focus group*): si certains entretiens peuvent être collectifs (en général parce que les circonstances l'imposent, et qu'un entretien individuel se transforme vite en entretien collectif informel dès lors qu'il n'est pas secret...), on privilégie plutôt les entretiens individuels, avec des personnes aussi variées que possible à l'intérieur du groupe stratégique affecté à un groupe d'enquêteur

> *Si sur le site retenu il y a 10 enquêteurs, on fera donc 5 groupes d'enquêteurs de chacu 2 personnes. Un de ces groupes enquêtera par exemple uniquement auprès des femmes. Mais il ne réunira pas les femmes du village ou ne convoquera pas leurs responsables. Il ira voir successivement femmes de chef et simples paysannes, vieilles femmes et jeunes femmes, responsables associatives et femmes marginalisées, etc.*

La consigne principale est simple :

1. Il s'agit d'identifier au fil de l'enquête le maximum possible de conflits et de contradictions, y compris ceux où les interlocuteurs ne sont pas impliqués directement (bien sûr, à des stades ultérieurs de l'enquête, les conflits seront hiérarchisés).

> *Par exemple les entretiens avec des femmes permettront de préciser non seulement les conflits entre femmes et hommes à propos de la commercialisation, mais aussi d'évoquer leurs points de vue sur les conflits entre éleveurs et agriculteurs, ou entre les deux lignage aristocratiques, ainsi que de repérer de nouveaux conflits (autour des appartenances religieuses ou politiques, ou à propos du renouvellement du bureau de la coopérative, ou en raison de soupçons de détournement...)*

On peut y ajouter deux consignes complémentaires :

2. Tenter de comprendre le plus possible "de l'intérieur" la relation que les membres de ce groupe stratégique entretiennent avec ce qui constitue le thème de la recherche ainsi que leurs perceptions des autres groupes, et essayer de décomposer le groupe stratégique en diverses composantes ayant des comportements ou des discours communs, et se différenciant des autres composantes

> *Quelles visions et quels usages les femmes d'agriculteurs ont-elles du projet de développement ? Que pensent-elles des intervenants extérieurs et du rôle du sous-préfet ? Les discours tenus parmi les femmes d'éleveurs sont-ils différents ? Jeunes femmes et vieilles femmes semblent-elles avoir les mêmes positions, les mêmes appréciations ?*

3. Approfondir les indicateurs qualitatifs provisoires (mis au point lors du séminaire de préparation) et chercher des domaines où ils pourraient être mis en oeuvre.

> *La"décision" locale dont il serait intéressant de faire l'histoire pourrait être le renouvellement du bureau...; tels et tels acteurs pourraient faire l'objet d'une biographie...; le baobab au centre du village et le domicile du chef le samedi matin lorqu'il rend justice sont les les principaux lieus de débats à observer...etc. Mais il serait aussi intéressant de rajouter parmi les indicateurs un recensement des diverses associations, des membres de leurs bureaux et des liens de parenté entre ceux-ci...*

Chaque soir une séance collective de bilan permet de recouper les différents conflits vus selon différentes perspectives, d'émettre de nouvelles hypothèses ou de nouvelles interprétations, de concrétiser les indicateurs provisoires. Ces séances collectives constituent une base de travail pour celui des chercheurs de l'équipe qui travaillera ensuite sur le site. C'est en particulier grâce à ces séances que le travail ultérieur individuel est considérablement défriché et préparé.

La discussion collective sur le site en fin de journée, à partir de données empiriques toutes fraîches, recueillies selon des perspectives variées (les groupes stratégiques...), grâce à une "entrée par les conflits", est en effet un outil de construction de l'objet et de la méthode particulièrement puissant. La verbalisation qu'impose le débat à plusieurs et le "brain storming" collectif manquent en effet au chercheur individuel, qui aura tendance à découper en deux phases trop distinctes sa recherche: d'un coté le recueil de données, de l'autre et ultérieurement l'analyse et la mise en forme de ces données. A l'inverse, les séances collectives de bilan chaque soir permettent en effet une analyse interprétative "à chaud", permettant d'organiser sur le champ les données, de tracer des pistes de travail pour le lendemain, d'échafauder des modèles très provisoires, fluides, non durçis par l'écriture, non coupés de l'investigation... C'est un lieu d'émergence privilégié d'interprétations au plus près des matériaux empiriques, c'est-à-dire de "théories issues du terrain" (*grounded theory,* cf. Glaser & Strauss, 1967). De plus les formations , les itinéraires, les compétences, les sujets d'interêt des participants sont nécessairement différents: cette variété vaut complémentarité,

dès lors qu'il y a un minimum de problématique commune autour d'un même terrain. Le débat autour des données et de leur interprétation "à chaud" est de ce fait beaucoup plus productif en début d'enquête que la réflexion plus ou moins intuitive d'un chercheur solitaire. Pendant une évaluation collective, il faut convaincre les autres, étayer ses hypothèses, prendre en compte les objections ou les contre-exemples, assumer les critiques.

Le fait de travailler sur un seul groupe stratégique pendant deux jours permet d'approfondir la perspective particulière de ce groupe, sans risquer cependant une trop grande identification avec lui, dans la mesure où la comparaison avec les résultats obtenus auprès des autres groupes, comme le fait de changer de groupe d'un site à l'autre, relativisent les points de vue. L'avantage de travailler à partir des groupes stratégiques est de pouvoir explorer l'éventail social dans toute sa diversité, tout en approfondissant "de l'intérieur" chacune de ses composantes. Les chercheurs de l'équipe sont ainsi confrontés à une pluralité de logiques sociales, chacune d'entre elles méritant considération. Ceci est beaucoup plus difficile à faire dans une enquête individuelle, où le chercheur est sans cesse en danger d'être "encliqué" [9] (d'être identifié et de s'identifier à une "clique", à un sous-groupe), et où il ne peut facilement passer du point de vue d'un groupe d'acteurs locaux à un autre : le risque est soit de rester extérieur aux différents points de vue locaux, soit d'être enfermé dans un seul d'entre eux.

4) Un séminaire de bilan d'enquête collective

Celui-ci (un ou deux jours) a trois objectifs:

- d'une part l'élaboration finale des indicateurs qualitatifs communs, en quelque sorte testés au cours de l'enquête collective, qui serviront à chaque chercheur de points d'appuis pour son enquête personnelle

- d'autre part la détermination des pistes de travail propres à chaque site

- enfin un premier essai comparatif, tentant de dégager à partir des différents sites les points communs comme les spécificités de chacun, les lignes de force, les principales hypothèses

5) Les recherches individuelles sur chaque site

Désormais la phase de travail de terrain individuel complémentaire est considérablement déblayée et sérieusement mise sur les rails. Il n'y a plus de procédure unique qui puisse être proposée: ECRIS lègue à chacun une série d'indicateurs communs, et une série de pistes particulières. Ce travail individuel ne peut avoir de durée standard. Tout dépend en effet des sujets explorés. Certains peuvent demander des enquêtes complémentaires individuelles fort courtes de l'ordre de deux semaines (l'analyse d'une coopérative villageoise ou l'évaluation d'un petit projet local), d'autres des enquêtes complémentaires individuelles nettement plus longues de l'ordre de plusieurs mois (l'évaluation de projets intégrés ou l'étude des formes de pouvoir local).

6) Le séminaire final

Préparé par des rapports écrits rédigés à propos de chaque site, il est entièrement consacré à l'analyse comparative, à travers l'interprétation des données locales, les résultats obtenus à travers les indicateurs qualitatifs, et le débat autour des hypothèses proposées. Habituellement, ce séminaire sert de base à un rapport synthétique de conclusion, ainsi que -

[9] cf. Olivier de Sardan, 1995 b

si la recherche a un aspect d'évaluation ou d'expertise - à l'élaboration éventuelle de recommandations.

Conclusion

ECRIS a sans doute une pertinence particulière en termes de socio-anthropologie du développement, et peut avoir également une fonction d'aide à l'évaluation, pour deux raisons fondamentales:

- En tant que canevas d'analyse comparative sur plusieurs sites, ECRIS correspond bien aux besoins d'analyses liées à la préparation, au suivi ou au bilan d'opérations de développement. En particulier l'élaboration au coup par coup d'indicateurs descriptifs, qualitatifs, non standardisés, qui font souvent défaut dans un monde du développement dominé par des indicateurs chiffrés et standards le plus souvent non fiables, est un atout important

- Les concepts de conflit, d'arène et de groupe stratégique sont particulièrement adaptés à l'insertion d'un projet de développement dans des sociétés locales. Cela permet de rompre à la fois avec l'image consensuelle que les sociétés locales mettent en scène à l'intention des étrangers, et avec l'idéologie "communautaire" ou populiste de beaucoup d'institutions de développement. Cela permet de prendre en compte le fait que les ressources (matérielles comme immatérielles) d'un projet de développement sont des enjeux pour des acteurs locaux très différents.

ECRIS est un canevas destiné à des recherches collectives et individuelles à part entière et non un sous-produit simplifié destiné à des enquêtes sommaires. Mais ECRIS peut aussi contribuer à mettre les compétences de la recherche socio-anthropologique au service d'opérateurs du développement soucieux d'une meilleure compréhension des processus sociaux qui sont à l'oeuvre lorsque les actions de développement se confrontent aux populations destinataires: en effet ECRIS introduit quelques cadres conceptuels, quelques contraintes méthodologiques et quelques gains d'efficacité et de temps qui peuvent aider à réduire sérieusement l'écart entre les habitudes des chercheurs et les demandes des institutions de développement.

Ce canevas n'est pas un dogme, et se veut d'ailleurs fondamentalement évolutif. **Il serait contraire à son esprit même qu'il débouche sur un mode d'emploi standard incitant à une reproduction à l'identique.** Nous avons proposé ici une tentative de formalisation de ce qui est largement un savoir-faire issu de pratiques bricolées et expérimentales. Nous espérons que ECRIS continuera à s'adapter ainsi d'un objet de recherche à un autre, d'un terrain à un autre, d'une équipe à une autre. Cette souplesse est une des conditions de sa réussite.

Troisième partie

La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie [10]

Introduction

Sociologie, anthropologie et histoire, bien que partageant une seule et même épistémologie[11], se distinguent "malgré tout" par les formes d'investigation empirique que chacune d'entre elles privilégie, à savoir les archives pour l'historien, l'enquête par questionnaires pour la sociologie, et le "terrain" pour l'anthropologie. On conviendra cependant volontiers qu'il ne s'agit là que de dominantes, et qu'il n'est pas rare que l'on aille emprunter chez le voisin. En particulier, l'enquête de terrain a acquis une place non négligeable en sociologie. De fait il n'y a aucune différence fondamentale quant au mode de production des données entre la sociologie dite parfois "qualitative" [12] et l'anthropologie. Deux traditions fondatrices fusionnent d'ailleurs clairement : celle des premiers ethnologues de terrain (Boas, et surtout Malinowski) et celle des sociologues de l'école de Chicago. Et l'on se réfèrera ici de façon égale à leurs postérités respectives [13].

Ceci étant, l'enquête de terrain, pour ceux qui ne la pratiquent pas, reste limbée d'un flou artistique, que ceux qui la pratiquent ne se pressent guère de dissiper. Du fait de ce caractère souvent opaque ou mystérieux de la production des données de terrain, l'anthropologie est, vue de l'extérieur, à la fois la plus méconnue, la plus fascinante et la plus contestée des sciences sociales. On crédite souvent l'anthropologie de son empathie, et l'anthropologue de son vécu. Inversement on condamne tout aussi souvent l'une comme l'autre pour péché d'impressionisme et de subjectivisme. Les aspects souvent irritants et parfois grotesques du mythe du terrain, lorsque l'anthropologue s'en auto-proclame le héros en dramatisant ses propres difficultés [14], achèvent de brouiller les pistes.

Or l'enquête de terrain n'est qu'un mode parmi d'autres de production de données en sciences sociales. Elle a, comme les autres mais à sa façon, ses avantages et ses inconvénients. Elle a ses propres formes de vigilance méthodologique, et a tout à gagner à expliciter la "politique" qui la guide. Ce "flou" du terrain doit donc être autant que possible dissipé.

Il faut certes prendre acte du contraste évident qui oppose l'enquête par questionnaires et l'enquête de terrain. Elles apparaissent comme deux pôles ou comme deux types-idéaux (il

---

[10] Une première version de ce texte est parue dans Enquête, 1975, 1 :71-112

[11] Cf. Passeron, 1991.

[12] C'est là une appellation fréquente aux Etats-Unis (cf. entre autres Kirk and Miller, 1986; Schwartz & Jacob, 1979), qui, bien évidemment, a ses inconvénients, en particulier celui de laisser entendre que la sociologie "qualitative" ne se soucierait pas des grandeurs ou des chiffres, ce qui est faux (cf. *infra* ce que j'ai appelé les "procédés de recension"). Inversement, appeler "sociologie quantitative" la sociologie par questionnaires, c'est prendre le risque de laisser croire que celle-ci n'émettrait ni jugements de valeurs ni interprétations non quantifiées, et ne s'appuierait pas également sur des données hors chiffres.

[13] Pour cette raison, nous utilisons le plus souvent pour notre part le terme de « socio-anthropologie ». On se rappelle que le terme « anthropologie » a remplacé désormais le terme « ethnologie », en raison entre autres des anciennes connotations coloniales de celui-ci.

[14] Le terrain devient alors une "mystique" (Schwartz, 1993: 270-71), ou un "titre de gloire" (*entitlement;* cf. Schwartz & Jacob, 1979: 125). Cf. la critique de deux exemples parmi bien d'autres in Olivier de Sardan, 1988. On ne peut que souscrire à cette remarque lapidaire: *"the subjects of ethnographies, it should never been forgotten, are always more interesting than their authors"* (Smith, cité *in* Sanjek, 1991: 610).

existe heureusement des formes intermédiaires ou combinées, n'en déplaise aux intégristes des deux bords), qui diffèrent tant en raison des modalités respectives de la production des données et de la nature de celles-ci que par leur approche du problème de la représentativité. L'enquête par questionnaires prélève des informations circonscrites et codables sur la base d'échantillons raisonnés et dotés de critères de représentativité statistique, dans une situation artificielle d'interrogatoire dont les réponses sont consignées par l'intermédiaire d'enquêteurs salariés. Par contre l'enquête de type anthropologique se veut au plus près des situations naturelles des sujets - vie quotidienne, conversations -, dans une situation d'interaction prolongée entre le chercheur en personne et les populations locales, afin de produire des connaissances *in situ*, contextualisées, transversales, visant à rendre compte du "point de vue de l'acteur", des représentations ordinaires, des pratiques usuelles et de leurs significations autochtones. L'enquête statistique est d'ordre plutôt extensif (cf. la notion anglo-saxonne de *survey*), l'enquête de terrain est d'ordre plutôt intensif (cf. les connotations de "terrain" en français) [15].

Chacune a ses formes de *rigueur*, c'est-à-dire ses formes spécifiques de validation ou de plausibilisation des données produites. Mais la rigueur de l'enquête de terrain n'est pas chiffrable, à la différence de la rigueur de l'enquête par questionnaire, qui l'est en partie. Il est clair que la validité statistique n'est pas sa spécialité, et qu'elle ne peut être jugée à l'aune de la quantification. Pour autant, la pratique anthropologique n'est pas qu'une simple question de "feeling", elle incorpore et mobilise formation et compétence. Tout le problème est que cette compétence relève d'un *savoir-faire*, et que la formation y est de l'ordre de l'*apprentissage*. Autrement dit l'enquête de terrain ne peut s'apprendre dans un manuel. Il n'y a pas de procédures formalisables qu'il suffirait de respecter, comme il en existe, pour une part, dans l'enquête dite "quantitative". D'où le caractère très insatisfaisant des manuels d'ethnographie [16] (ou des manuels d'entretiens non directifs). C'est que l'enquête de terrain est d'abord une question de "tour de main", et procède à coups d'intuition, d'improvisation et de bricolage. Le caractère "initiatique" du terrain, maintes fois relevé, souvent sarcastiquement, chez les commentateurs de la tradition anthropologique, n'est pas qu'affaire de mythe ou de rite. C'est aussi, et sans doute surtout, une affaire d'apprentissage, au sens où un apprenti apprend avant tout en faisant. Il faut avoir soi-même mené des entretiens avec un guide préfabriqué de

---

[15] Strauss (1987: 2) note ainsi que la force de l'enquête qualitative réside dans la prise en compte des contextes, alors que la force de l'enquête quantitative est d'être multivariée (*multivariate*) et comparative à grande échelle (*cross-comparative*).

[16] Les manuels qu'on pourrait dire de la première génération étaient essentiellement du type "inventaire de questions", liés à l'approche monographique classique: il s'agissait de ne rien oublier dans la description systématique d'une culture. C'est le cas dès 1874 avec les célèbres *Notes and queries*, régulièrement mises à jour, et abandonnées récemment. Le retard de l'approche de terrain en France se voit facilement: le premier manuel n'a été publié qu'en 1947, à partir de notes prises avant-guerre pendant les cours de Mauss, lequel n'avait jamais fait de terrain (Mauss, 1947). Les manuels de Griaule (Griaule, 1957) et de Maget (Maget, 1962), le second étant nettement supérieur au premier, relèvent de cette catégorie des inventaires de questions. Ils ne sont guère utilisables de nos jours.

Aujourd'hui apparaissent aux Etats-Unis des manuels "de la seconde génération", qui s'éloignent de la monographie, renoncent à l'inventaire, et se méfient des recettes, cherchant à être surtout des appuis pour l'acquisition d'un savoir-faire (on peut signaler en particulier Spradley & Mc Carthy, 1972; Pelto & Pelto, 1978; Agar, 1980, 1986; Spradley, 1979, 1980; Silverman, 1985). En France on n'a longtemps trouvé qu'une tentative déjà ancienne, non dénuée d'intérêt mais inaboutie et hétéroclite, qui oscille entre la description de techniques d'enquêtes spécialisées, les conseils utiles ou pieux, et la présentation de domaines de recherche (Cresswell & Godelier, 1976). Signalons cependant la réflexion approfondie de Schwartz, qui développe des orientations épistémologiques et méthodologiques très semblables aux nôtres (1993, et la parution récente d'un ouvrage qui relève clairement de cette seconde génération de manuels (Beaud & Weber, 1998)

questions pour se rendre compte à quel point les interlocuteurs sont inhibés par un cadre trop étroit, ou trop directif. Il faut avoir été confronté à d'innombrables malentendus entre l'enquêteur et l'enquêté pour être capable de repérer les contre-sens qui émaillent toute conversation de recherche. Il faut avoir appris à maîtriser les codes locaux de la politesse et de la bienséance pour se sentir enfin à l'aise dans les bavardages et les conversations impromptues, qui sont bien souvent les plus riches en informations. Il faut avoir dû souvent improviser avec maladresse pour devenir peu à peu capable d'improviser avec habileté. Il faut, sur le terrain, avoir perdu du temps, beaucoup de temps, énormément de temps, pour comprendre que ces temps morts étaient des temps nécessaires [17].

Tout le paradoxe des lignes qui suivent est d'essayer de faire état par écrit d'un amalgame de "tours de main" et de préoccupations de rigueur qui ne peuvent en fait s'apprendre que dans l'exercice même du terrain. Peut-on s'aventurer dans cette zone intermédiaire entre l'épistémologie (dont les énoncés aussi judicieux soient -ils ne débouchent guère sur des savoir-faires : quel usage pratique peut-on faire des textes, aussi intéressants soient-ils, de Sperber ? [18]) et la méthodologie (auquel la pratique ethnographique semble rebelle: toute mise en "boite à outils" tourne vite à la caricature)? Entre la réflexion théorique abstraite et le livre de cuisine, il y a un grand vide: on tentera donc ici non pas de le combler vraiment, mais d'y poser quelques repères. On proposera à cet effet un survol analytique des principaux modes de production des données propre à l'enquête de terrain. On élargira ensuite la perspective pour dessiner une "politique du terrain" dans sa quête cahotante de plausibilité, afin de faire émerger, malgré les multiples "biais" qui investissent l'enquête et à travers leur gestion, certaines des conditions pratiques de cette *validité* anthropologique, de cette exigence méthodologique, de cette "rigueur du qualitatif", que nous appelons de nos voeux.

L'enquête de terrain, ou enquête ethnographique, ou enquête socio-anthropologique, repose très schématiquement sur la combinaison de quatre grandes formes de production de données : l'observation participante (l'insertion prolongée de l'enquêteur dans le milieu de vie des enquêtés), l'entretien (les interactions discursives délibérément suscitées par le chercheur), les procédés de recension (le recours à des dispositifs construits d'investigation systématique), et le recueil de sources écrites [19].

L'observation participante

Peu importe si l'expression, souvent contestée, est heureuse ou non [20]. Ce qu'elle connote est relativement clair. Par un séjour prolongé chez ceux auprès de qui il enquête (et par l'apprentissage de la langue locale si celle-ci lui est inconnue), l'anthropologue se frotte en chair et en os à la réalité qu'il entend étudier. Il peut ainsi l'observer, sinon "de l'intérieur" au sens strict, du moins au plus près de ceux qui la vivent, et en interaction permanente avec eux.

---

[17] On pourrait considérer que l'enquête de terrain relève de "l'*analyse naturelle*" (Schatzman, cité par Strauss, 1987: 3), dans un sens analogue à celui où l'on parle de "*langage naturel*", ou encore à la façon dont on a pu dire que les sciences sociales opéraient dans le registre du "*raisonnement naturel*" (Passeron, 1991). La différence avec les analyses pragmatiques de tout un chacun placé dans des conditions analogues n'est pas de nature, mais d'expérience, de savoir-faire, de réflexivité et de vigilance.

[18] Sperber, 1982.

[19] On trouvera diverses esquisses d'une "histoire" de l'enquête de terrain en anthropologie (et de l'évolution des réflexions méthodologiques et épistémologiques à son sujet) dans : Jongmans & Gutkind, 1967; Stocking, 1983; van Maanen, 1988; Sanjek, 1990.

[20] Il semble que, fort significativement, cette expression à forte connotation *anthropologique* d'observation participante ait été inventée en 1924 par un *sociologue*, Lindeman, lié à l'école de Chicago (Kirk & Miller, 1986: 76).

On peut décomposer analytiquement (et donc artificiellement) cette situation de base en deux types de situations distinctes: celles qui relèvent de l'observation (le chercheur est témoin) et celles qui relèvent de l'interaction (le chercheur est co-acteur). Les situations ordinaires combinent à des dosages diverses l'une et l'autre composantes.

Dans tous les cas, les informations et connaissances acquises peuvent soit être consignées plus ou moins systématiquement par le chercheur, soit rester informelles ou latentes. Si les observations et interactions sont consignées, elles se transforment en *données et corpus*. Sinon, elles n'en jouent pas moins un rôle, qui est de l'ordre de l'*imprégnation*.

Les données et corpus

Partons de l'observation. Si le chercheur s'attache à multiplier et organiser ses observations, c'est pour en garder autant que possible trace. Il lui faut donc procéder à des prises de notes, sur le champ ou *a posteriori*, et tenter d'organiser la conservation de ce à quoi il a assisté, sous forme en général de descriptions écrites (voire parfois enregistrées en vidéo). Par là il produira des données et constituera des corpus qui seront dépouillés et traités ultérieurement, voire seront en partie recyclés sous formes de descriptions dans le texte final. Ces corpus ne sont pas, comme chez l'historien, des archives, ils prennent la forme concrète du carnet de terrain, où l'anthropologue consigne systématiquement ce qu'il voit et ce qu'il entend. D'où l'importance de ces carnets : seul ce qui y est écrit existera ultérieurement comme données, fera fonction de corpus, et pourra être ensuite dépouillé, traité, restitué.

Bien évidemment, les données, au sens où nous l'entendons ici, ne sont pas des "morceaux de réel" cueillis et conservés tels quels par le chercheur (illusion positiviste), pas plus qu'elles ne sont de pures constructions de son esprit ou de sa sensibilité (illusion subjectiviste). Les données sont la transformation en traces objectivées de "morceaux de réel" tels qu'ils ont été sélectionnés et perçus par le chercheur [21]. Bien sûr l'observation pure et "naïve" n'existe pas et depuis longtemps le positivisme scientiste a perdu la partie dans les sciences sociales. On sait que les observations du chercheur sont structurées par ce qu'il cherche, par son langage, sa problématique, sa formation, sa personnalité. Mais on ne doit pas sous-estimer pour autant la "visée empirique" de l'anthropologie. Le désir de connaissance du chercheur et sa formation à la recherche peuvent l'emporter au moins partiellement sur ses préjugés et ses affects (sinon aucune science sociale empirique ne serait possible) [22]. Une problématique initiale peut, grâce à l'observation, se modifier, se déplacer, s'élargir. L'observation n'est pas le coloriage d'un dessin préalablement tracé: c'est l'épreuve du réel auquel une curiosité pré-programmée est soumise. Toute la compétence du chercheur de terrain est de pouvoir observer ce à quoi il n'était pas préparé (alors que l'on sait combien forte est la propension ordinaire à ne découvrir que ce à quoi l'on s'attend) et d'être en mesure de produire les données qui l'obligeront à modifier ses propres hypothèses. L'enquête de terrain doit se donner pour tâche de faire mentir le proverbe bambara "l'étranger ne voit que ce qu'il connaît déjà". [23]

---

[21] Goffman parle de *strip* (séquence) pour désigner les "morceaux de réel" auxquels s'intéresse l'analyste (Goffman, 1991). Mais leur intelligibilité suppose un langage conceptuel de description "déjà-là": c'est ce que souligne Passeron, qui rappelle Bachelard: le "vecteur épistémologique" va du rationnel au réel, et non l'inverse (Passeron, 1994: 73-74).

[22] "*If there are indeed problems in ethnographic description, they will not be solved by less detailed fieldwork and writing*" (Parkin, 1990: 182).

[23] cité par Fassin, 1990: 97.

De même l'éternel débat (de Heisenberg à Gadamer) sur la mesure dans laquelle l'observation modifie les phénomènes observés n'est pas sans issues pratiques.

1. Une part non négligeable des comportements n'est en fait que peu ou pas modifiée par la présence de l'anthropologue, et c'est une des dimensions du savoir-faire du chercheur que de pouvoir estimer laquelle. Becker a souligné que le chercheur est souvent pour un groupe une contrainte ou un enjeu négligeable par rapport aux propres contraintes ou enjeux qui pèsent quotidiennement sur ce groupe [24]. La présence de l'ethnologue sur la longue durée est évidemment le facteur principal qui réduit les perturbations induites par sa présence : on s'habitue à lui [25].

2. Quant au problème que pose la part des comportements qui est modifiée de façon significative par la présence du chercheur, il a deux solutions radicales :

- La première est de tenter d'*annuler* cette modification par des procédures diverses qui ont toutes pour but d'éliminer ce que le statut d'observateur a d'extérieur, et d'assimiler le chercheur à un indigène indiscernable des autres dans le jeu local : on aura ainsi d'un coté l'endo-ethnologie, ou encore la formation d'enquêteurs "indigènes", et de l'autre coté la "conversion", le "déguisement" ou l' "indigénisation" .

- La seconde solution est à l'inverse d'en *tirer parti:* c'est alors le processus même de cette modification qui devient un objet de recherche. L'enquête se prend en quelque sorte elle-même en compte et devient son propre révélateur. En France, c'est Devereux qui a sans doute le premier tenté de réfléchir sur "*l'exploitation des perturbations créées par l'observation*" dans les sciences sociales [26]. Par la suite Althabe a insisté sur les implications méthodologiques qu'il convenait de tirer du fait que l'anthropologue "*est un des acteurs du champ social qu'il étudie*" [27]. Utiliser sa propre présence *en tant que chercheur* comme méthode d'investigation devient alors une des dimensions du savoir-faire de l'anthropologue.

En fait la position souvent adoptée est à mi-chemin de ces deux attitudes extrêmes. L'anthropologue se met peu à peu, et surtout il est mis par le groupe d'accueil, dans une position d' "étranger sympathisant" ou de "compagnon de route". Son "intégration" est relative mais réelle. Elle ne le dispense pas pourtant d'observer les effets que sa présence induit, y compris la forme d' "intégration" qui lui est affectée.

La posture d'observation inclut évidemment non seulement les comportements quotidiens ou les rituels caractéristiques, c'est-à-dire les "spectacles" triviaux ou élaborés qui se donnent spontanément à voir, elle porte aussi sur les interactions discursives locales dans lesquelles le chercheur n'est que peu ou pas engagé, c'est-à-dire ce qui se donne à entendre. Le chercheur est un voyeur, mais c'est aussi un "écouteur". Les dialogues des gens entre eux valent bien ceux qu'il a avec eux[28].

Mais ceux-ci ne sont pas pour autant négligeables. Le chercheur est en effet engagé sans cesse dans de multiples interactions. Loin d'être seulement témoin, il est en permanence

---

[24] Becker, 1970:46-47.
[25] Cf. Agar, 1986: 36-37; Bouju, 1990: 157; Schwartz, 1993: 278-79.
[26] Devereux, 1980.
[27] Althabe, 1990: 130.
[28] A. Richards a parlé à ce sujet dès 1939 de "langage en acte", *speech-in-action* (Sanjek, 1990: 212). Le recours de plus en plus massif aux seuls entretiens ou interviews, comme certaines exhortations à une anthropologie "dialogique", privilégiant l'interaction verbale entre le chercheur et les populations (Fabian, 1983; Clifford & Marcus, 1986), font parfois oublier cette dimension pourtant fondamentale de l'observation participante.

immergé dans des relations sociales verbales et non verbales, simples et complexes : conversations, bavardages, jeux, étiquette, sollicitations, etc. L'anthropologue évolue dans le registre de la communication banale, "*il épouse les formes du dialogue ordinaire*" [29], il rencontre les acteurs locaux en situation quotidienne, dans le monde de leur "*attitude naturelle*" [30]. Or de nombreux propos ou actes du registre de la communication banale où l'anthropologue est partie prenante relèvent de sa curiosité professionnelle, c'est-à-dire concernent directement ou indirectement son thème de recherche. Parfois ces propos ou ces actes ne sont pas ou ne sont que fort peu modifiés par le fait que le chercheur participe à l'interaction. Parfois ils sont modifiés de façon significative. On est renvoyé au problème précédent.

Toujours comme pour la simple observation, le chercheur s'efforce donc, chaque fois que cela peut être utile, de transformer les interactions pertinentes en données, c'est-à-dire d'en organiser la trace, la description, le souvenir sur le carnet de terrain, que ces interactions soient significativement dépendantes du rôle assigné à l'anthropologue dans le jeu local ou qu'elles ne le soient guère.

On aura compris que ce carnet, au caractère volontiers obsessionnel, non sans raisons, et parfois affublé de mystères qu'il ne mérite pourtant pas, ne relève ni du journal intime, ni du cahier d'explorateur, mais de l'outil professionnel de base. C'est le lieu où s'opère la conversion de l'observation participante en données ultérieurement traitables. Pour reprendre le titre de l'ouvrage de Sanjek, les notes de terrain sont la fabrique de l'anthropologie ("*Fieldnotes: the making of anthropology*") [31].

L'imprégnation

Mais cependant le chercheur de terrain observe et interagit aussi sans y prêter autrement attention, sans avoir l'impression de travailler, et donc sans prendre de notes, ni pendant, ni après. Il ne se sent pas toujours en service commandé, heureusement pour lui. Il mange, bavarde, papote, plaisante, drague, joue, regarde, écoute, aime, déteste. En vivant il observe, malgré lui en quelque sorte, et ces observations là sont "enregistrées" dans son inconscient, son subconscient, sa subjectivité, son "je", ou ce que vous voudrez. Elles ne se transforment pas en corpus et ne s'inscrivent pas sur le carnet de terrain. Elles n'en jouent pas moins un rôle, indirect mais important, dans cette "familiarisation" de l'anthropologue avec la culture locale, dans sa capacité à décoder, sans à la fin y prêter même attention, les faits et gestes des autres, dans la façon dont il va quasi inconsciemment et machinalement interpréter telle ou telle situation. Nombre des interactions quotidiennes dans lesquelles le chercheur est engagé ne sont pas en liaison avec l'enquête, ne sont pas consignées dans le carnet de terrain, et donc ne sont pas transformées en données. Elles ne sont pas pour autant sans importance. Les rapports de bon voisinage, ou cette jovialité des bavardages le soir, les plaisanteries échangées avec la jolie voisine, la tournée au bistrot, ou la fête de baptême de l'enfant du logeur, tout cela est en dehors en quelque sorte des heures de travail. Mais c'est ainsi que l'on apprend à maîtriser les codes de la bienséance (et cela se ressentira très indirectement et inconsciemment, mais très efficacement, dans la façon de mener des entretiens); c'est ainsi que l'on apprend à savoir de quoi la vie quotidienne est faite et de quoi l'on parle spontanément au village (et cela se ressentira très indirectement et inconsciemment, mais très efficacement, dans la façon d'interpréter les données relatives à l'enquête).

---

[29] Althabe, 1990: 126.
[30] Schutz, 1987.
[31] Sanjek, 1990.

On peut considérer le “cerveau” du chercheur comme une “boite noire”, et faire l'impasse sur son fonctionnement. Mais ce qu'il observe, voit, entend, durant un séjour sur le terrain, comme ses propres expériences dans les rapports avec autrui, tout cela va “entrer” dans cette boite noire, produire des effets au sein de sa machine à conceptualiser, analyser, intuiter, interpréter, et donc pour une part va ensuite “sortir” de la-dite boite noire pour structurer en partie ses interprétations, à une étape ou l'autre du processus de recherche, que ce soit pendant le travail de terrain, lors du dépouillement des corpus ou quand vient l'heure de rédiger. C'est là toute la différence, particulièrement sensible dans des travaux descriptifs, entre un chercheur de terrain, qui a de ce dont il parle une connaissance sensible (par imprégnation), et un chercheur de cabinet travaillant sur des données recueillies par d'autres. Cette maîtrise qu'un chercheur acquiert du système de sens du groupe auprès de qui il enquête s'acquiert pour une grande part inconsciemment, comme une langue, par la pratique.

Les entretiens

La production par le chercheur de données à base de discours autochtones qu'il aura lui-même sollicités reste un élément central de toute recherche de terrain. D'abord parce que l'observation participante ne permet pas d'accéder à de nombreuses informations pourtant nécessaires à la recherche: il faut pour cela recourir au savoir ou au souvenir des acteurs locaux. Et ensuite parce que les représentations des acteurs locaux sont un élément indispensable de toute compréhension du social. Rendre compte du “point de vue” de l'acteur est en quelque sorte la grande ambition de l'anthropologie [32]. L'entretien reste un moyen privilégié, souvent le plus économique, pour produire des données discursives donnant accès aux représentations émiques (*emic)*, autochtones, indigènes, locales. Ce sont les notes d'entretien et les transcriptions d'entretiens qui constituent la plus grosse part des corpus de données de l'anthropologue.

Contrairement à ce qui est souvent affirmé, je ne pense pas qu’il y ait de “techniques” d’entretien. Mais cela ne signifie pas pour autant qu’il n’y ait pas de “savoir-faire”. Plus exactement, on pourrait parler d’une “politique de l’entretien”, dont on peut évoquer les grands axes.

Consultation et récit

Les entretiens oscillent en général entre deux pôles: la consultation et le récit. Celui qu'on appelle parfois un “informateur” est donc tantôt un consultant, tantôt un racontant, et souvent les deux.

1. L’entretien porte parfois sur des référents sociaux ou culturels sur lesquels on “consulte” l'interlocuteur. Celui-ci, invité à dire ce qu'il pense ou ce qu'il connait de tel ou tel sujet, est supposé alors refléter au moins en partie un savoir commun qu'il partage avec d'autres acteurs locaux, voire avec l'ensemble du groupe social considéré. C’est sa “compétence” sur la société locale ou sur tel de ses segment qui est sollicitée. Cette compétence ne signifie pas qu’il soit considéré nécessairement comme un “expert” au sein de la société locale, et encore moins qu’il faille accepter le principe de l’ “informateur

[32] L'anthropologie est souvent définie comme "*actor-oriented*" (Long, 1992: 9). A cet égard elle met en pratique cette sociologie compréhensive que Weber invoquait sans paradoxalement s'en donner les outils empiriques. On se rappelle l'introduction de Malinowski aux "Argonautes": *le but final de l'ethnographe est "de saisir le point de vue de l'indigène, ses rapports avec la vie, de comprendre sa vision de son monde*" (souligné par l'auteur; Malinowski, 1963: 81).

privilégié", grand érudit sur lequel le chercheur se reposerait pour produire un récit "collectif". La notion de "consultant" renvoie ici à un registre spécifique de discours dans les situations d'entretien, et non à un statut particulier de l'interlocuteur. De même, la notion de "compétence" renvoie ici à la simple capacité de cet interlocuteur à avoir quelque chose à dire sur un référent extérieur à sa propre expérience directe, et ne sous-entend aucun jugement de valeur sur son niveau de savoir.

2. Mais l'enquêté peut parfois être sollicité au niveau de son expérience personnelle. On lui demandera de raconter tel ou tel fragment de sa vie, de rendre compte d'évènements dont il a été un acteur. C'est cette fois le registre du récit à la première personne qui sera privilégié. Une forme particulière et systématique en est évidemment l'histoire de vie, où c'est l'auto-biographie "guidée" de l'interlocuteur qui devient le thème même de l'entretien, voire de l'enquête. Il existe sur cette question une littérature particulièrement abondante. Mais beaucoup plus faciles d'accès et d'utilisation sont les "séquences de vie", c'est-à-dire des récits d'épisodes biographiques limités choisis en fonction de leur pertinence pour l'enquête (on évoquera ainsi, selon les thèmes de recherche, un départ en migration, les divers recours thérapeutiques utilisés au cours d'un épisode morbide, la conversion à une nouvelle religion, l'histoire d'un divorce ou les étapes d'un apprentissage...).

L'entretien comme interaction

Mais pour autant l'entretien ne doit pas être perçu comme une extraction minière d'informations. Dans tous les cas, l'entretien de recherche est une interaction : son déroulement dépend évidemment aussi bien des stratégies des deux (ou plus) partenaires de l'interaction, et de leurs ressources cognitives, que du contexte dans lequel celle-ci se situe.

Cette interaction peut être analysée de divers points de vue. L'ouvrage de Briggs est par exemple tout entier basé sur le constat de la réalité interactive de l'entretien [33]. Il critique salutairement l'oubli assez général de cette réalité interactive, et dénonce les "*mystifications*" de l'interview, "*l'illusion réaliste*" et la "*fausse conscience d'objectivité*" qui en découlent. Les caractéristiques culturelles et linguistiques de la situation d'entretien et de son contexte engendrent de nombreux "biais" sur les contenus référentiels, que les sociologues et anthropologues prennent trop souvent au pied de la lettre. Briggs insiste inversement sur le fait que l'interview est une rencontre interculturelle plus ou moins imposée par l'enquêteur, où se confrontent des normes méta-communicationnelles différentes et parfois incompatibles. Mais il verse dans l'excès inverse, quitte à amalgamer tous les types d'interviews pour les besoins de sa démonstration. En privilégiant systématiquement l'analyse des normes méta-communicationnelles et des significations indexicales, il transforme tout interview en corpus d'analyse sociolinguistique. Du coup (et c'est aussi, notons-le au passage, la tendance de l'ethno-méthodologie), il néglige ou déprécie à l'excès les fonctions référentielles de

[33] Briggs, 1986.

l'entretien, c'est-à-dire l'information qui est tant bien que mal délivrée à travers les "biais" [34]. Or la recherche et l'évaluation de cette information reste au centre de la "politique de l'entretien". La prise en compte du contexte méta-communicationnel est indispensable pour maximiser les divers niveaux d'information recherchés, non pour s'en désintéresser.

L'entretien comme conversation

Rapprocher au maximum l'entretien guidé d'une situation d'interaction banale quotidienne, à savoir la conversation, est une stratégie récurrente de l'entretien ethnographique[35], qui vise justement à réduire au maximum l'artificialité de la situation d'entretien, et l'imposition par l'enquêteur de normes méta-communicationnelles perturbantes.

Le "dialogue", constitutif de toute conversation, n'est pas ici considéré comme une exigence idéologique, contrairement aux discours moralisateurs des post-modernes. C'est une contrainte méthodologique, visant à créer, en tant que de besoin, une situation d'écoute telle que l'informateur de l'anthropologue puisse disposer d'une réelle liberté de propos, et ne sente pas en situation d'interrogatoire. Il s'agit autrement dit de rapprocher le plus possible l'entretien d'un mode de communication reconnu dans la culture locale[36]. L'entretien de terrain tend ainsi à se situer aux antipodes de la situation de passation de questionnaires, qui relève d'un fort coefficient d'artificialité et de directivité, et représente assez bien cette perspective minière que j'évoquais plus haut.

Ceci a des implications très pratiques sur le mode de conduite des entretiens. Il est des entretiens qui gardent en effet une structure de questionnaire, même si les questions sont dites "ouvertes". Le guide d'entretien risque de ce fait d'enfermer l'enquêteur dans une liste de questions standards pré-programmées aux dépens de l'improvisation que réclame toute véritable discussion. On s'éloigne alors du registre de la conversation. Aussi n'est-il pas inutile de proposer une distinction entre *guide d'entretien* et *canevas d'entretien*. Le *guide d'entretien* organise à l'avance les "questions qu'on pose", et peut dériver vers le questionnaire ou l'interrogatoire. Le *canevas d'entretien*, lui, relève du "pense-bête" personnel, qui permet, tout en respectant la dynamique propre d'une discussion, de ne pas

---

[34] D'autre part, en insistant à l'excès sur les effets d'hégémonie communicationnelle induits par l'interview caractérisé comme modèle occidentalocentrique, Briggs sous-estime les capacités réactives des interviewés (leurs ressources en résistance, détournement ou contre-manipulation). On préfèrera l'attitude mesurée de Schwartz, qui met en garde contre les excès maximalistes des analyses "critiques-analytiques" déclinant les effets de la situation d'enquête (Schwartz, 1993: 276-77) et qui souligne le risque de dissolution du référent: "s*i les "choses dites" ne sont pas des informations immédiatement vraies sur le monde (...) il ne peut être question de rabaisser pour cette raison leur valeur informative ou cognitive"* (id.: 283-84). On peut aussi dire que tout entretien sollicite au moins potentiellement trois niveaux de déchiffrage imbriqués, dont aucun ne doit être négligé malgré la complexité de leur entrelacement permanent: (a) des informations sur le monde (sur des "faits"); (b) des informations sur le point de vue de l'interlocuteur sur le monde; (c) des informations sur la structure communicationnelle de l'entretien.

[35] Ceci n'a pas toujours été le cas. On sait que Griaule, par exemple, et d'autres ethnologues coloniaux, usaient et parfois abusaient de la directivité (cf. van Beek, 1991).

[36] Ceci correspond à peu près à ce que Cicourel appelle la "*validité écologique*" (*ecological validity*; Cicourel, 1982), autrement dit "*the degree to which the circumstances created by the researcher's procedures match those of the everyday world of the subjects*" (Briggs, 1986: 24). C'est pour cette raison qu'il est souvent conseillé de commencer les entretiens par un bavardage informel, ou par des questions dites "descriptives" qui sollicitent l'interlocuteur sur un registre d'énonciation qui lui est familier ou commode. Spradley insiste particulièrement sur ce type de questions descriptives (Spradley, 1979: 81-83). Il met lui aussi en parallèle conversations et entretiens ethnographiques, comme deux types proches de "*speech event*" dont il analyse les similitudes et les différences.

oublier les thèmes importants [37]. Il en reste aux “questions qu'on se pose”, en laissant à l'improvisation et au "métier" le soin de les transformer au fil de l'entretien en “questions qu'on pose”.

En effet, les questions que le chercheur se pose sont spécifiques à sa problématique, à son objet, à son langage. Elles n'ont de pertinence que dans son univers de sens. Elles ne font pas spontanément sens pour son interlocuteur. Il faut donc les transformer en questions qui fassent sens pour celui-ci. C'est là que le savoir-faire “informel” acquis à travers l'observation participante (comme à travers les difficultés et les incompréhensions des premiers entretiens) est réinvesti, souvent inconsciemment, dans la capacité à converser sur le terrain même de son interlocuteur et en utilisant ses codes.

La récursivité de l’entretien

L’entretien de terrain a d’autres spécificités, et en particulier celle-ci. Loin d’être simplement conçu pour obtenir de “bonnes réponses”, un entretien doit permettre de formuler de nouvelles questions (ou de reformuler d'anciennes questions). C'est encore là une des grandes différences entre l'entretien mené par un chercheur et le questionnaire sous-traité à des enquêteurs, et c'est là aussi une question de savoir-faire informel [38]. Admettre les détours et les digressions de l'interlocuteur, comme ses hésitations ou ses contradictions, n'est pas simplement une question de “mise à l'aise”, c'est une question d'attitude épistémologique. Quand un interlocuteur est “hors sujet”, ou quand ses réponses sont confuses, le chercheur tendra encore plus l'oreille. Et loin de dédaigner l'anecdote, il la sollicitera, car c'est elle qui “parle”, en ouvrant de nouvelles pistes. On pourrait parler de la *récursivité* de l'entretien de terrain [39], en ce qu’il s’agit de s’appuyer sur ce qui a été dit pour produire de nouvelles questions. Ces questions induites par des réponses sont aussi bien des “questions qu'on se pose” (niveau stratégique de l'évolution de la problématique) que des “questions qu'on pose” (niveau tactique de l'évolution du canevas d'entretien).

Cette capacité de “décryptage instantané” qui permet de repérer, parfois pendant le cours même d'un entretien, ce qui permettra d'illustrer telle conclusion, de reformuler tel problème, de réorganiser tel ensemble de faits, c'est cela le coeur même du savoir-faire du chercheur de terrain. A cet égard l'entretien est, comme l’observation participante, un lieu privilégié de production de “modèles interprétatifs issus du terrain”[40] testés au fur et à mesure de leur émergence.

L’entretien comme "négociation invisible”

L'enquêté n'a pas les mêmes “intérêts” que l'enquêteur ni les mêmes représentations de ce qu'est l'entretien. Chacun, en un certain sens, essaye de “manipuler” l'autre. L'informateur est loin d'être un pion déplacé par le chercheur ou une victime prise au piège de son incoercible curiosité. Il ne se prive pas d’utiliser des stratégies actives visant à tirer profit de l'entretien (gain en prestige, reconnaissance sociale, rétribution financière, espoir d'appui ultérieur, légitimation de son point de vue particulier...) ou des stratégies défensives visant à minimiser les risques de la parole (donner peu d'information ou des informations erronées, se

[37] Cf. Delaleu, Jacob, & Sabelli , 1983: 80; Fielding, 1993: 135-136.

[38] "*Appropriate or relevant questions are seen to emerge from the process of interaction that occurs between the interviewer and the interviewees (...); the success of this undertaken is ultimately contingent about the skill and sensitivity of the interviewer*" (Schwartz & Jacobs, 1979: 40).

[39] Schwartz & Jacob, 1979: 45.

[40] C'est la moins mauvaise traduction que je vois de l'expression anglaise "*grounded theory*" (Glaser & Strauss, 1973). Strauss (1987: 10) parle de “*successively evolving interpretations made during the course of the study*”.

débarrasser au plus vite d'un gêneur, faire plaisir en répondant ce qu'on croit que l'enquêteur attend...[41]). Le problème du chercheur, et c'est un dilemme qui relève du *double bind*, c'est qu'il doit à la fois garder le contrôle de l'interview (car il s'agit pour lui de faire progresser son enquête) tout en laissant son interlocuteur s'exprimer comme il l'entend et à sa façon (car c'est une condition de la réussite de l'entretien).

Le réalisme symbolique dans l'entretien

C'est là une autre injonction contradictoire propre à la gestion de l'entretien par le chercheur. Celui-ci est en quelque sorte tenu professionnellement d'accorder crédit aux propos de son interlocuteur (aussi étranges ou suspects qu'ils puissent apparaître dans l'univers de sens du chercheur). Ce n'est pas simplement une astuce d'enquêteur. Telle est la condition d'accès à la logique et à l'univers de sens de ceux que l'anthropologue étudie, et c'est par cette prise au sérieux qu'il peut combattre ses propres préjugés et pré-conceptions. C'est ce que Bellah appelle le "*réalisme symbolique*" [42]. La "réalité" que l'on doit accorder aux propos des informateurs est dans la signification que ceux-ci y mettent. En même temps une nécessaire vigilance critique met en garde le chercheur contre le fait de prendre pour argent comptant tout ce qu'on lui dit. Il ne s'agit pas de confondre les propos de quelqu'un sur une réalité et cette réalité elle-même.

C'est là un vrai dilemme. Comment combiner empathie et distance, respect et méfiance ? Comme tout dilemme, il n'a pas de solution radicale. Mais il est sans doute de bonne politique de recherche que de tenter de différer dans le temps les deux opérations. Celle de la prise au sérieux imperturbable précédera celle du doute méthodique : elle est même une condition de cette dernière. Pendant l'entretien, on crédite les propos de son interlocuteur de sens: on ne peut en effet accéder à ce sens qu'en prenant au sérieux l'intégralité de ce qui est dit. L'entretien est donc géré à partir de ce préjugé favorable. Par la suite, le décryptage critique, voire soupçonneux, portera sur le sens de ce sens, et le rapport de l'énonciateur à l'énoncé, au référent et au contexte.

L'entretien et la durée

L'insertion de l'entretien dans une dimension diachronique constitue une autre forme de contraste avec la "perspective minière". Un entretien est au moins potentiellement le début d'une série d'entretiens, et, au delà, d'une relation (même si, souvent, celle-ci tourne court). Un entretien n'est pas un dossier fermé, bouclé, mais un dossier ouvert, qui peut toujours s'enrichir. Plusieurs entretiens avec le même interlocuteur sont une façon de se rapprocher du mode de la conversation. Un entretien ultérieur permet souvent de développer et de commenter des questions soulevées lors d'un entretien précédent. De plus, à chaque nouvel entretien avec le même interlocuteur, celui-ci crédite le chercheur de plus de compétence : ce crédit est un atout majeur pour le chercheur. En effet, plus on a le sentiment d'avoir affaire à un étranger incompétent, plus on peut lui raconter des histoires [43].

Les procédés de recension

Dans le cadre soit de l'observation soit de l'entretien guidé, il est fait parfois appel à des opérations particulières de production de données que j'appelle ici procédés de recension, non en ce qu'il s'agirait de dénombrer des populations (recensement), mais en ce qu'il s'agit de

[41] voir encore van Beek lorsqu'il analyse les façons de répondre des Dogons (van Beek, 1991).
[42] Cf. Schwartz & Jacobs, 1979: 48-49.
[43] Cf. Bouju, 1990: 161.

produire systématiquement des données intensives en nombre fini: j'entend par là des comptages, des inventaires, des nomenclatures, des plans, des listes, des généalogies... On ne peut dresser une liste de ces techniques, dans la mesure où sur 10.000 problèmes différents il faudrait en principe concevoir 10.000 techniques à bricoler soi-même (ici, la position spatiale des coopérateurs lors d'une assemblée générale; là, les temps de travail journaliers d'une femme et de son mari; ou bien encore le diagramme des relations de parenté au sein d'un conseil municipal, la liste des thérapeutes consultés par chacun des membres du groupe domestiques depuis 3 mois, les temps de parole lors d'un palabre...)

L'importance de ce type de production de données ne doit en aucun cas être sous-estimée: c'est ainsi que s'apprend le "métier", et c'est en se frottant à la recherche de données empiriques ayant un degré raisonné de systématicité et d'ordonnancement que le chercheur prend un recul nécessaire par rapport aux discours (des autres) comme aux impressions (les siennes). C'est là que le recueil de données "émiques" (données discursives entendant donner accès aux représentations des acteurs autochtones) se combine au recueil de données "étiques" (données construites par des dispositifs d'observation ou de mesure). On verra en effet plus loin que l'opposition *emic/etic,* qui prend souvent dans l'anthropologie anglo-saxonne la forme d'une opposition "catégories de pensée indigènes/catégories de pensée de l'ethnologue" ou "représentations autochtones/interprétations savantes" est plus efficace pour mettre en contraste deux types de données (données issues d'énoncés indigènes/données issues de procédés de recensions), l'interprétation étant un tout autre type d'opération, qui s'exerce sur et à travers des données *emic* aussi bien que *etic*.

Les procédés de recension offrent divers avantages. Parfois ils fournissent des chiffres, même s'il ne s'agit pas nécessairement de pourcentages ou d'échantillonnages [44]. Il ne s'agit donc plus de "qualitatif", mais d'un certain "quantitatif": un "quantitatif" intensif sur de petits ensembles. Les procédés de recension permettent aussi, s'ils sont bien conçus, d'être des indicateurs pour lesquels l'investigation ne modifie pas, ou de façon négligeable, les données produites ("*unobstrusive measures*" [45]).

Les procédés de recension ne sont autres que les dispositifs d'observation ou de mesure que l'anthropologue se fabrique sur son terrain, en tant que de besoin, et à sa façon, c'est-à-dire en les calibrant en fonction de sa problématique de recherche du moment (toujours évolutive), de ses questionnements (sans cesse renouvelés) et de sa connaissance du terrain (relativement cumulative). Si certains procédés de recension sont désormais standardisés (comme par exemple les diagrammes de parenté ou les relevés de parcelles), c'est dans la mesure où ils sont liés à certains thèmes de recherche devenus classiques et à certaines problématiques devenues orthodoxes [46]. Leur apprentissage semble nécessaire à la formation professionnelle des anthropologues. Mais il faut insister sur la capacité du chercheur non seulement à utiliser tel ou tel procédé de recension déjà sur le marché, en l'adaptant à ses propres besoins ou au contexte de son terrain, mais surtout à bricoler et inventer lui-même des procédés de recension convenant à la nouveauté de son objet ou de son approche [47].

---

[44] *"Qualitative research imply a commitment to field activities. It does not imply a commitment to innumeracy"* (Kirk & Miller, 1986: 10). Becker évoque l'utilité de ce qu'il nomme les "quasi-statistiques": *"imprecisely sampled and enumerated figures*" (Becker, 1970: 81).

[45] Schwartz & Jacob, 1979: 75.

[46] Le manuel de Cresswell & Godelier, 1976, en fournit divers exemples.

[47] Cf. les divers exemples cités dans Becker, 1970.

Ces procédés peuvent intervenir à des étapes fort différentes du processus d'enquête, et affecter de ce fait des significations variées. En début de terrain, il s'agira surtout de construire des sortes de “fonds de carte”, au sens réel comme métaphorique, qui permettront de situer les acteurs principaux, les espaces pertinents, les rythmes fondamentaux, qui fourniront au nouvel arrivant des repères, des entrées, des balises, des pistes, qui permettront au chercheur d'acquérir un savoir global minimum organisé. En fin d'enquête il s'agira plutôt de vérifier des intuitions, de fournir des éléments plus “objectivables”, d'amasser des preuves et des confirmations : les procédés de recensions seront moins polyvalents et plus “pointus”.

Les sources écrites

Bien que plus classiques, et non spécifiques à l'enquête de terrain, celles-ci ne doivent pas être oubliées ou minimisées. On peut ainsi évoquer, pour mémoire, et sans s’y attarder :

- la littérature savante sur l’aire considérée (anthropologie, histoire, économie, etc...)
- la “littérature grise” (rapports, évaluations, maîtrises...)
- la presse
- les archives
- les productions écrites locales (cahiers d'écoliers, lettres, cahiers de comptes, journaux intimes, tracts, etc.).

Certaines de ces données sont recueillies pour une part préalablement à l’enquête de terrain (cf. littérature savante et “grise”) et permettent alors une “familiarisation” ou, mieux, l’élaboration d’hypothèses exploratoires et de questionnements particuliers . D’autres sont indissociables de l’enquête de terrain, et intégrées à celles-ci (les productions écrites des acteurs, les archives locales, la presse locale). D’autres enfin peuvent faire l’objet de corpus autonomes, distincts et complémentaires de ceux que produit l’enquête de terrain (presse, archives).

L’assimilation fréquente - et abusive - de l’anthropologie à l’étude des “sociétés sans écritures”, comme le fait que l’enquête de terrain transcrit des données pour la plus grande part d’origine orale, font souvent oublier qu’il n’est pas de sociétés sur lesquelles on n’ait écrit, et qu’il n’est plus de société où l’écrit ne joue de rôle important. Les sources écrites sont donc pour l’anthropologue à la fois un moyen de mise en perspective diachronique et d’élargissement indispensable du contexte et de l’échelle, et à la fois une entrée dans la contemporanéité de ceux qu’il étudie.

La combinaison des données

La combinaison quasi permanente de ces différents types de données que nous avons passées en revue est une des particularités de l'enquête de terrain. Cette combinaison, moins encore que tel ou tel mode particulier de production des données, ne peut faire l’objet de recettes. Nous nous contenterons d’en évoquer deux aspects parmi bien d’autres.

L’éclectisme des données

L’enquête de terrain fait feu de tout bois. Son empirisme est résolument éclectique, et s’appuie sur tous les modes de recueil de données possible. Il est clair que les quatre types de données distingués ci-dessus non seulement sont fréquemment en intersection mais aussi entrent souvent en synergie. L'observation participante permet de choisir des interlocuteurs pertinents, et de donner aux entretiens avec eux un tour plus conversationnel. Les entretiens *in*

situ sont une forme particulière d'interaction et contribuent aussi à l'insertion du chercheur dans la culture locale. Les procédés de recension passent pour une part par du discours (et donc de l'entretien), pour une autre part par du visuel (et donc de l'observation). Les sources écrites locales restent attachées aux acteurs et aux évènements locaux, et recoupent la vie quotidienne auquel le chercheur participe comme les entretiens qu'il sollicite.

L'éclectisme des sources a un grand avantage sur les enquêtes basées sur un seul type de données. Il permet de mieux tenir compte des multiples registres et stratifications du réel social que le chercheur veut investiguer. On comprend mal de ce fait les affirmations péremptoires de supériorité essentielle de tel type de données sur tel autre. Face à un Harris qui met au sommet de la hiérarchie les procédures "étiques" *(etic)* et observationnelles au nom d'une écologie culturelle fortement positiviste, se lève un Fabian privilégiant au contraire les interactions verbales au nom d'une ethnologie dialogique qui n'est pas sans évoquer certains excès post-modernistes [48]. Tout plaide au contraire pour prendre en compte des données qui sont de référence, de pertinence et de fiabilité variables, dont chacune permet d'appréhender des morceaux de réel de nature différente, et dont l'entrecroisement, la convergence et le recoupement valent garantie de plausibilité accrue [49].

Cependant l'entretien est souvent utilisé comme un mode quasi exclusif de production de données, coupé en particulier de l'observation participante. On tend parfois, en ce cas, à le standardiser, au niveau des méthodes de recueil (parfois spécifiées sous les dénominations d'entretien guidé, entretien libre, interview semi-directif ou entretien semi-structuré), ou au niveau des méthodes de traitement (analyse de contenu, logiciels d'analyse de discours). La sociologie de l'entretien devient alors une configuration méthodologique particulière, par l'autonomisation de la procédure de l'entretien comme mode de production central des données [50]. On tend à s'éloigner alors de ce que j'appelle ici l'enquête de terrain qui est, elle, fondamentalement polymorphe.

L'étude de cas

Une forme de combinaison particulièrement fructueuse - il en est d'autres - est l' "étude de cas", qui fait converger les quatre types de données que nous avons distinguées autour d'une séquence sociale unique, circonscrite dans l'espace et le temps. Autour d'une situation sociale particulière, constituant un "problème" pour les intéressés, problème social et/ou problème individuel, l' anthropologue va entrecroiser les sources: l'observation, les entretiens, les recensions, les données écrites. Une accusation villageoise en sorcellerie, un conflit foncier, un rituel politique ou religieux, une maladie: les "cas" sont innombrables dont la description et le décryptage peuvent s'avérer révélateurs pour des recherches d'objectif plus général.

C'est sans doute l'Ecole de Manchester qui a pour la première fois fait un usage raisonné et délibéré de cette méthode en anthropologie [51], bien qu'elle ait déjà été présente à l'état pratique depuis longtemps, sans doute depuis les débuts de l'anthropologie de terrain: Malinowski ou Evans Pritchard, pour ne citer qu'eux, ont abondamment fait parler des "cas"

---

[48] Harris, 1976; Fabian, 1983.

[49] Ceci a déjà été souligné par d'autres : cf. Becker, 1970: 32, 56, 57; Pelto & Pelto, 1978: 53; Strauss, 1987: 27.

[50] Briand & Chapoulié (1991) y voient une particularité de la sociologie française, moins portée que la sociologie américaine à pratiquer l'observation. Mais Sanjek repère, lui, cette tendance dans l'anthropologie urbaine anglo-saxonne, dont il déplore qu'elle soit trop "*interview-based*" (Sanjek, 1990: 247).

[51] Cf. Garbett, 1970; van Velsen , 1978; Mitchell, 1983.

[52]. De même la *micro-storia* italienne a importé et systématisé récemment à sa façon cette orientation dans le champ de l'histoire [53], bien que celle-ci y ait toujours eu plus ou moins recours. Les usages interprétatifs et théoriques de l'étude de cas sont par ailleurs multiples. Certains se limitent à l'illustration, d'autres décrivent et analysent des situations locales en leurs significations intrinsèques, d'autres encore extrapolent à partir d'un cas de référence afin de produire ces analyses de "moyenne portée" qui constituent un niveau privilégié de la théorisation socio-anthropologique [54].

La politique du terrain

Le processus de recherche sur le terrain peut aussi être appréhendé de façon synthétique, au niveau de certaines exigences méthodologiques générales qui font "malgré tout" de l'anthropologie une science sociale empirique, et non une forme savante de journalisme, de chronique, ou d'auto-biographie exotique. Ce terrain, qui cumule les diverses formes de production de données que nous avons passées en revue, relève en effet d'une "stratégie scientifique" qu'y mène le chercheur, que cette stratégie soit relativement explicite ou qu'elle reste largement implicite. L'implicite peut camoufler d'innombrables paresses méthodologiques, et notre tentative consistera au contraire à expliciter au maximum ce qui peut l'être, afin de mettre à jour quelques uns des "principes" qui nous semblent pouvoir régler ou optimiser la "politique du terrain".

La triangulation

La triangulation est le principe de base de toute enquête. Qu'elle soit policière ou ethnographique, il faut recouper les informations ! Toute information émanant d'une seule personne est à vérifier: c'est vrai pour un alibi comme pour une représentation rituelle. Ceci semble relever du bon sens, et les historiens ont mis en oeuvre ce principe depuis longtemps. Mais une certaine tradition ethnologique va parfois contre le bon sens, en faisant d'un individu le dépositaire du savoir de toute une société.

Par la triangulation simple le chercheur croise les informateurs, afin de ne pas être prisonnier d'une seule source. Mais on pourrait parler de triangulation complexe, dès lors qu'on tente de raisonner le choix de ces informateurs multiples. La triangulation complexe entend faire varier les informateurs en fonction de leur rapport au problème traité. Elle veut croiser des points de vue dont elle pense que la différence fait sens.

Il ne s'agit donc plus de "recouper" ou de "vérifier" des informations pour arriver à une "version véridique", mais bien de rechercher des discours contrastés, de faire de l'hétérogénéité des propos un objet d'étude, de s'appuyer sur les variations plutôt que de vouloir les gommer ou les aplatir, en un mot de bâtir une stratégie de recherche sur la quête de différences significatives.

On en arrive ainsi à la notion de "groupe stratégique". On peut entendre par là une agrégation d'individus qui ont globalement, face à un même "problème", une même attitude, déterminée largement par un rapport social similaire à ce problème (il faut entendre ici "rapport social" au sens large, qui peut être un rapport culturel ou symbolique comme politique ou économique). Contrairement aux définitions sociologiques classiques des groupes

---

[52] Cf Malinowski, 1963; Evans-Pritchard, 1972.

[53] Cf. Lévi, 1989, 1991, et Revel, 1989.

[54] Glaser et Strauss(1973: 152) font remarquer que les *"case studies"* peuvent se limiter à exemplifier des théories générales pré-existantes comme elles peuvent générer de nouvelles théories .

sociaux (telle la classe sociale dans la tradition marxiste), les “groupes stratégiques” ne sont pas pour nous constitués une fois pour toutes et pertinents quels que soient les problèmes. Ils varient selon les problèmes considérés. Parfois ils renverront à des caractéristiques statutaires ou socio-professionnelles (sexe, caste, métier, etc...), parfois à des affiliations lignagères ou à des réseaux de solidarité ou de clientèle, parfois à des parcours biographiques et des appartenances factionnelles. La notion de groupe stratégique est donc essentiellement d'ordre empirique [55]. Elle suppose simplement que dans une collectivité donnée tous les acteurs n'ont ni les mêmes interêts, ni les mêmes représentations, et que, selon les “problèmes”, leurs intérêts et leurs représentations s'agrègent différemment, mais pas n'importe comment. On peut donc faire des hypothèses sur ce que sont les groupes stratégiques face à un “problème” donné: l'enquête montrera évidemment si ces hypothèses sont justes ou non, et si les groupes stratégiques à l’arrivée sont les même que ceux prévus au départ. Un autre tâche empirique sera de déterminer si tel ou tel groupe stratégique est simplement constitué d'une addition de comportements individuels similaires et non concertés, dûs à des “positions” homologues face à un "problème" donné, ou bien s’il a une morphologie propre, si c’est un “groupe en corps” (*corporate group*), s’il s’agit d'un réseau reliant entre eux ses membres, etc.

Il convient de prendre aussi en compte l'existence de groupes “invisibles”, ou “extérieurs” qui sont indispensables à toute triangulation. L'entretien avec des individus marginaux (par rapport au “problème” considéré), non concernés, décalés, est souvent une des meilleures façon de faire varier les points de vue. De la même façon, à l'intérieur d'un groupe stratégique, les “gens d'en bas”, les “simples soldats”, ne doivent pas être oubliés au profit des seuls leaders, animateurs plus ou moins charismatiques, ou porte-paroles auto-proclamés.

Une telle approche s'oppose évidemment à un certain point de vue culturaliste, qui postule l'homogénéité et la cohérence d'une “culture”. Le parti-pris “anti-cohérence” [56] est heuristiquement plus fécond. Comme l’est l'approche d'une société par ses conflits, même s’il est vrai que la situation d'enquête peut parfois susciter des discours d'accusation (émanant des enquêtés contre d'autres acteurs) dont la pertinence relève surtout de l'auto-légitimation (face au chercheur), et qui ne préjugent pas de l’existence de coopérations à d'autres niveaux avec les acteurs stigmatisés [57].

L'itération

L'enquête de terrain procède par itération, c'est-à-dire par allers et retours, va-et-vient. On pourrait parler d'itération concrète (l'enquête progresse de façon non linéaire entre les informateurs et les informations), ou d'itération abstraite (la production de données modifie la problématique qui modifie la production de données qui modifie la problématique).

Sous la forme la plus concrète et la plus simple, l'itération évoque les va-et-vient d'un chercheur sur le terrain. A la différence en effet d'un enquêteur “par questionnaires”, qui commence par un bout de la rue ou de l’annuaire pour finir à l'autre, le chercheur va chez X, qui lui dit d'aller chez Y de l'autre coté du village ou de la cité, puis revient chez Z qui habite près de X. C'est que ses interlocuteurs ne sont pas choisis à l'avance par une méthode de tri (statistique, aléatoire), mais ils prennent place selon un compromis permanent entre les plans du chercheur, les disponibilités de ses interlocuteurs, les opportunités qui se présentent, les filières de parenté ou d'amitié déjà constituées, et quelques autres variables. Le choix des

[55] Pour un exposé détaillé sur les usages de cette notion, et sa mise en œuvre dans un canevas d'enquête, cf. Bierschenk & Olivier de Sardan, 1997 a et deuxième partie ci-dessus
[56] Cf. Agar, 1986: 49-50 .
[57] Cf. Althabe, 1977, repris par Schwartz, 1993: 273.

interlocuteurs s'opère ainsi pour une bonne part par “buissonnement” ou “arborescence”: de chaque entretien naissent de nouvelles pistes, de nouveaux interlocuteurs possibles, suggérés directement ou indirectement au cours de l'entretien. La dynamique de l'enquête suscite ainsi son propre cheminement, largement imprévisible au départ, illégitime pour un enquêteur de l'INSEE, mais où se reflètent cependant les réseaux “réels” du milieu étudié. Les individus de l'enquête de terrain sont des individus non abstraits de leurs conditions concrètes d'existence, de leurs affiliations personnelles, familiales ou clientélistes, de leurs modes de sociabilité (à la différence des individus de l'enquête par échantillon qui sont par définition et par nécessité représentatifs de variables abstraites et standardisées). L'enquête de terrain s'adapte donc aux divers circuits sociaux locaux, à leur complexité, à leurs imbrications, à leurs distorsions. Elle n'a rien de linéaire.

Mais l'itération, c'est aussi, en un sens plus abstrait, un va-et-vient entre problématique et données, interprétation et résultats. Chaque entretien, chaque observation, chaque interaction sont autant d'occasions de trouver de nouvelles pistes de recherche, de modifier des hypothèses, d'en élaborer de nouvelles. Pendant toute l'étape de terrain, le chercheur interprète sans cesse, au fil des rencontres, des observations et des entretiens, bien que de façon latente plus que de façon explicite. La phase de production des données peut être ainsi analysée comme une restructuration incessante de la problématique au contact de celles-ci, et comme un réaménagement permanent du cadre interprétatif au fur et à mesure que les éléments empiriques s'accumulent [58].

L’explicitation interprétative

Ce point est lié au précédent. En effet le fait que les interprétations et reformulations de l’objet de recherche s’opèrent pendant la production des données débouche souvent sur une contradiction ou un paradoxe. Le terrain prolongé, parce qu'il est fait de processus de rétro-actions (*feed-back*) incessants entre production de données et interprétations, réponses et questions, suppose une verbalisation permanente, une conceptualisation permanente, une auto-évaluation permanente, un dialogue intellectuel permanent. Mais l'insertion de longue durée implique, elle, plutôt un travail solitaire, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne favorise guère la verbalisation, la conceptualisation, l'auto-évaluation ou le dialogue intellectuel. Le chercheur doit dialoguer avec lui-même, mais ce dialogue reste largement virtuel, inachevé, implicite.

Le journal de terrain joue un rôle à cet égard, qui permet de “faire le point” régulièrement, et de pallier ce manque de dialogue scientifique tout au long d'une enquête qui le rend pourtant indispensable. Certes le journal de terrain a d'autres fonctions possibles, plus souvent soulignées. Ainsi il est parfois la source d'un produit fini spécifique (de “*L’Afrique fantôme*” ou “*Tristes tropiques*” à “*Les lances du crépuscule*”). Mais c’est aussi, pendant la phase de terrain elle-même, un support des processus d'interprétations liées à la production de données, et une méthode d’explicitation solitaire. Cette fonction-là est généralement ignorée, malgré le rôle stratégique qu’elle joue tout au long de l’enquête. Elle peut être aussi assurée par la rédaction permanente de fiches interprétatives. C’est l’opération que Strauss nomme

[58] Baldamus (cité par Seur, 1992:137) parle ainsi de "double ajustement réciproque" (*reciprocal double fitting)* et évoque à l'appui de cette notion l'image d'un menuiser qui ajusterait une porte à son cadre en rabotant alternativement le cadre et la porte.

"*memoing*" [59], à laquelle il accorde, pendant la phase de terrain, un rôle central, à coté de la production des données (*data collection*) et de leur codage (*coding*) .

La verbalisation peut également être assurée par le dialogue avec un "assistant de recherche", en général un lettré issu du milieu local, qui noue une collaboration de longue durée avec le chercheur, tout en s'initiant peu à peu à la méthode et aux questionnements de celui-ci. L'assistant de recherche est bien sûr source de biais lui aussi [60]. Mais il peut constituer une aide précieuse à la "traduction sémiologique" (c'est-à-dire au passage entre système de sens local et système de sens du chercheur), au-delà de la fonction simple d'interprète qu'il joue souvent (la "traduction linguistique").

Il y a enfin la solution du travail d'équipe, qui reste beaucoup trop rare. La verbalisation et l'objectivation sont alors assurées par la présence d'un débat au coeur même du processus de recherche empirique [61]. On sait le rôle central que joue ou devrait jouer le débat dans les sciences sociales (il est sans doute la seule garantie épistémologique de la plausibilité). Mais le débat n'intervient en général - et dans le meilleur des cas - que *ex post* (après la phase de rédaction), et sous des formes "durcies". Aussi introduire, par le biais d'un travail collectif, le débat dans l'enquête, au niveau même de la production de données et des stratégies interprétatives qui s'y manifestent, est une procédure qui ne saurait être sous-estimée.

La construction de "descripteurs"

C'est là une certaine façon de pratiquer l'explicitation, mais par la recherche de données *ad hoc* transformant les interprétations en "observables". On se donne en quelque sorte des médiateurs entre concepts interprétatifs et corpus empiriques. La recherche de données cohérentes et significatives (discursives ou non) pour vérifier, infirmer ou amender une hypothèse, comme pour en produire à partir d'intuitions plus ou moins explicites, permet de combiner la méthode à l'improvisation et de mettre de l'ordre et de la systématicité dans un travail de terrain par ailleurs largement soumis aux humeurs et aux impressions.

On pourrait utiliser aussi bien le terme d' *indicateur*, bien que celui-ci ait pour le sens commun une forte connotation quantitativiste. Il s'agit en effet de construire des ensembles pertinents de données "qualitatives" permettant de corroborer ou d'infirmer, et plus souvent de modifier, des propositions interprétatives spécifiques. Quels "observables" particuliers se donne-t-on pour mettre à l'épreuve telles ou telles conjectures particulières ?

Chaque enquête de terrain se construit ainsi ses "indices", multiples, hétéroclites, jamais standardisés, mais circonscrits, spécifiés.

La saturation

Quand donc alors peut-on mettre fin à la phase de terrain ? Celle-ci n'inclut pas dans son dispositif un signal de "fin", contrairement à l'enquête par échantillonage. En fait, on s'aperçoit assez vite quand sur un "problème" la productivité des observations et des entretiens décroit. A chaque nouvelle séquence, à chaque nouvel entretien, on obtient de moins en moins d'informations nouvelles. On a alors plus ou moins "fait le tour" des représentations pour un champ d'investigation donné, ou parcouru l'éventail des stratégies relatives à une arène particulière. La durée de ce processus dépend évidemment des propriétés

---

[59] "*Writing in which the researcher puts down theoretical questions, hypotheses, summary of codes, etc...*" (Strauss, 1987: 22).

[60] Cf. Rabinow, 1988.

[61] Cf. Bierschenk & Olivier de Sardan, 1997a

empiriques de ce champ ou de cette arène, c'est-à-dire des caractéristiques du thème de recherche que s'est donné le chercheur dans cette société locale.

Glaser & Strauss ont les premiers développé cette notion de saturation. Mais ils lui ont donné un sens plus théorique, bien que pratiquement équivalent, en l'associant à la construction progressive de "catégories" (sortes d'idéal-types) permettant la comparaison entre groupes et sociétés: "*Saturation means that no additional data are being found whereby the sociologist can develop properties of the category. As he sees similar instance over and over again, the researcher becomes empirically confident that a category is saturated"* [62].

Le principe de saturation est évidemment plus qu'un signal de fin: c'est une garantie méthodologique de première importance, complémentaire de la triangulation. En différant la fin de la recherche sur un thème ou un sous-thème jusqu'au jour où on ne recueille plus de données nouvelles sur ce thème ou ce sous-thème, on s'oblige à ne pas se contenter de données insuffisantes ou occasionnelles, on se soumet à une procédure de validation relative des données, on s'ouvre à la possibilité d'être confronté à des données divergentes ou contradictoires. *"On se donne des contraintes qui obligent à différer l'induction"* [63].

La prise en compte des "contre-exemples" apparait en effet comme une des exigences et un des atouts de l'enquête de terrain, même s'il est, sur cette question comme sur d'autres, des chercheurs dont la vigilance méthodologique n'est pas le fort. Là où une enquête statistique se satisfait largement d'expliquer 80 % des situations, l'enquête de terrain traite l'exception, le "cas négatif" [64], avec la même attention que le cas modal. La distance par rapport aux comportements courants ou aux propos ordinaires est alors un révélateur ou un indicateur puissant tant des normes que des modalités des écarts aux normes. Le "principe de saturation" vise ainsi à décrire l'espace des possibles dans un espace-temps donné, sur un "problème" donné.

Le groupe social témoin

Il est en général utile, voire nécessaire, de se donner un lieu de recherche intensif, portant sur un ensemble social d'interconnaissance, qui puisse servir ensuite de base de référence pour des enquêtes plus extensives. Ce "groupe témoin" varie évidemment selon les thèmes de l'enquête, et peut relever d'échelles différentes, bien que toujours réduites: une famille, un village, une bande de jeunes, un atelier, un quartier, une cité... Sur un même espace social s'empilent à la fois l'observation participante, les entretiens approfondis, les techniques de recension, la recherche de documents écrits. Une certaine durée dans un groupe, un réseau ou une société d'interconnaissance est de toute façon une condition de l'observation participante. L'intensivité permet également d'opérer des recoupements incessants entre diverses sources d'information. Elle permet aussi de mettre en rapport, parce qu'on travaille à une échelle réduite et en profondeur, des connaissances d'ordres divers et de registres variés, d'avoir une approche transversale, "holiste" (au sens purement méthodologique du terme), où les acteurs sociaux sont appréhendés dans la diversité de leurs rôles. Ainsi le religieux, la parenté, le politique, la sociabilité, le clientélisme, la production, entre autres, qui sont des configurations sociales qu'il est impossible de saisir simultanément de façon empirique à une vaste échelle, peuvent par contre être mis en rapport lorsqu'on est proche des acteurs sociaux et de leurs inter-relations effectives. Ces acteurs en effet se "promènent" sans cesse entre ces configurations. Le chercheur noue des relations personnelles et "multiplexes" avec les uns et

[62] Glaser & Strauss, 1973: 61.
[63] Schwartz, 1993: 286.
[64] Becker, 1970: 68, 107.

les autres. La mise en rapport de “sphères” ou de “niveaux” de la pratique sociale habituellement disjoints par l’analyse est un atout de l’enquête de terrain, et ce même, voire surtout, si l'on travaille sur un thème “pointu” ou spécialisé.

Le piège, où beaucoup sont tombés, serait évidemment de s'enfermer dans ce “groupe témoin”, et de ne plus produire que des monographies exhaustives de micro-communautés. Le passage à une enquête plus extensive, où les séjours sur un site se comptent en jours et non plus en mois, semble au contraire indispensable. Le travail antérieur dans le “groupe témoin” permet alors de rentabiliser le travail extensif, en fournissant un étalonnage de référence, une base de comparaison. Car comment comparer sans avoir une base de comparaison ? On peut le dire autrement: autant une longue durée dans un “groupe témoin” semble une bonne stratégie de recherche, autant il est également indispensable d’en sortir, et d’effectuer des “pas de coté”. En se décalant, par des enquêtes menées “ailleurs”, on obtient de nouvelles perspectives, on procède à des “retouches”, qui confirment souvent, mais aussi complètent, infirment ou relativisent le tableau déjà peint.

Précisons enfin qu’un “groupe social témoin” peut parfois renvoyer à un seul groupe stratégique, considéré comme central. Mais le plus souvent il inclut des personnes relevant de plusieurs groupes stratégiques.

Les informateurs privilégiés

L’ “informateur privilégié” peut évidemment être considéré comme un cas extrême de groupe social témoin restreint à un seul individu. Dans de nombreux cas la stratégie du recours à un informateur privilégié recouvre un point de vue culturaliste qui fait d'un seul individu considéré comme expert le dépositaire d'une culture toute entière. Ce point de vue culturaliste se combine de surcroit avec une stratégie de recherche paresseuse. Mais le problème des informateurs privilégiés va bien au-delà des usages douteux qui en ont parfois été fait.

Entendons-nous bien : il n’est pas de chercheur qui n’ait ses informateurs privilégiés. Mais le recours préférentiel à tels ou tels interlocuteurs peut et doit se combiner avec le principe de triangulation. Il est en effet impossible de se passer d'informateurs privilégiés, et pour de multiples raisons. Parce que les affinités personnelles jouent un rôle important dans la recherche de terrain. Parce que d'un thème de recherche à l'autre, d'un “problème” à l'autre, les compétences locales varient et sont inégales. Parce que les capacités de communication du chercheur avec chacun, et *vice versa*, sont très variables. Parce que tous les consultants et tous les récitants ne se valent pas, en termes de qualité ou de quantité d'information.

Peut-être faut-il d'ailleurs distinguer plusieurs types d'informateurs privilégiés. Certains sont des généralistes, qui donnent accès clairement et aisément aux représentations usuelles. D'autres sont des “passeurs”, des “médiateurs”, ou des “portiers” , qui ouvrent la voie vers d'autres acteurs-clés ou vers des scènes culturelles difficiles d'accès [65]. D'autres enfin sont des “experts”, dans le rôle de consultance ou dans le rôle de récitance. Si d'un domaine à l'autre, d'un thème à l'autre les critères de l'expertise peuvent varier, chaque domaine ou thème a cependant ses experts, du point de vue du chercheur.

Les formes du recours à des informateurs privilégiés, comme le type d'informateur privilégié auquel on a recours, varient selon les diverses étapes du processus d'enquête. Chercher un médiateur, un “passeur”, une “personne ressource” sur laquelle s'appuyer, c'est

[65] Cf. la notion de *gatekeeper* (Schwartz & Jacobs, 1979: 55).

sans doute une nécessité aux débuts d'une enquête, et un risque qu'il faut prendre. S'en émanciper prend place en général à une étape ultérieure.

La gestion des “biais” de terrain

L'enquête de terrain a évidemment ses propres biais (comme l’enquête par questionnaires a les siens). La “politique du terrain” se mène en naviguant à vue parmi ces biais. Mais on ne peut y échapper. L’objectif du chercheur est donc plus modeste. Il s’agit de tenter de les minimiser, de les maîtriser ou de les contrôler. Nous évoquerons quatre d’entre eux, qui sont directement associés à la production des données. On s'attachera ailleurs aux biais de type plus interprétatifs, associés à une posture intellectuelle du chercheur.

L’ “enclicage”

L'insertion du chercheur dans une société ne se fait jamais avec la société dans son ensemble, mais à travers des groupes particuliers. Il s'insère dans certains réseaux et pas d'autres. Ce biais est redoutable autant qu’inévitable. Le chercheur peut toujours être assimilé, souvent malgré lui, mais parfois avec sa complicité, à une “clique” ou une “faction” locale, ce qui offre un double inconvénient. D'un coté il risque de se faire trop l'écho de sa “clique” adoptive et d'en reprendre les points de vue. De l'autre, il risque de se voir fermer les portes des autres “cliques” locales. L'“encliquage”, par choix de l'anthropologue, par inadvertance de sa part, ou par stratégie de la clique en question, est sûrement un des principaux problèmes de la recherche de terrain. Le fait même que dans un espace social donné les acteurs locaux soient largement reliés entre eux sous forme de réseaux rend l'anthropologue de terrain nécessairement tributaire de ces réseaux pour produire ses données. Il devient facilement captif de tel ou tel d'entre eux. Le recours à un interprète, qui est toujours aussi un “informateur privilégié”, introduit des formes particulières d’ “enclicage” : le chercheur devient dépendant des propres affinités et hostilités de son interprète, comme des appartenances ou des ostracismes auquel le voue le statut de ce dernier [66].

Le monopole des sources

Le monopole qu'exerce souvent un chercheur sur les données qu'il a produites, voire sur la population où il a travaillé, est incontestablement un problème méthodologique propre aux enquêtes de terrain. La capacité qu'ont les historiens d'accéder aux sources de leurs collègues et de revisiter sans cesse les données primaires contraste avec la solitude souvent jalouse et délibérée de l'ethnologue. Comment opérer une critique des sources ou ce qui pourrait en tenir lieu ?

Ce problème n’a guère que deux solutions. La première, c’est que plusieurs anthropologues travaillent successivement ou simultanément sur des terrains identiques ou proches. On connait certaines polémiques célèbres issues de telles situations, Redfield/Lewis ou Mead/Freeman, et les multiples problèmes que pose le décryptage de telles divergences [67]. Mais la confrontation, souvent indirecte et différée, de chercheurs sur un même terrain ne prend pas toujours des formes aussi antagoniques. Elle peut relever de la complémentarité, et parfois même de la convergence.

La seconde solution est de founir un accès au moins relatif à ses sources, aux corpus que l’on a produit, ou à des échantillons de ces corpus, afin d’autoriser des réinterprétations

[66] Cf. l’exemple fort clairement analysé par Berreman, 1962.

[67] Un bilan de controverses de ce genre figure dans Shipman, 1988. Je rappelle également l'article de van Beek sur Griaule évoqué ci-dessus.

ultérieures, et par d'autres. Une forme minimale est de permettre au lecteur de percevoir autant que possible qui parle à chaque étape du texte ethnographique, en rendant à chacun son dû, afin de se disculper autant que possible du "*soupçon d'intuitivisme*" [68] ou de l'accusation d'imposition de sens. Que les interprétations de l'anthropologue ne soient pas confondues avec les propos de ses informateurs, que les sources des descriptions soient identifiées, que le style indirect ne camoufle pas d'amalgames et de concaténations des énonciateurs réels : l'exemplification et l'attribution des propos sont alors l'expression d'une nécessaire prudence scientifique. Rappelons-nous Malinowski: "*J'estime que seules possèdent une valeur scientifique les sources ethnographiques où il est loisible d'opérer un net départ entre d'un coté les résultats de l'étude directe, les données et interprétations fournies par l'indigène, et de l'autre les déductions de l'auteur*" [69].

Certes une telle contrainte est plus facile à proclamer qu'à appliquer, et il n'est d'anthropologue ou de sociologue qui n'enfreigne cette règle. C'est d'ailleurs devenu un exercice de style épistémologique que de relire et d'analyser les classiques de l'anthropologie pour souligner l'ambiguité des procédés narratifs utilisés, en particulier le style indirect qui ne permet pas d'identifier l'énonciateur de chaque énoncé [70]. Mais nul, y compris parmi les critiques vigilants des approximations des autres, ne peut jamais échapper totalement à de tels halos de flou. L'attribution des propos "autant que possible" et la spécification des conditions de recueil des informations (entretiens comme observations) sont des garanties relatives et non absolues [71]. C'est pourquoi il est d'autant plus indispensable de se donner quelques règles, et on ne peut que souscrire aux deux "principes" de Spradley : le principe d'identification des propos (*language identification principle*) et le principe de la citation textuelle (*verbatim principle*) [72].

Représentations et représentativité

Parler indûment le langage de la représentativité est un autre biais. C'est le cas lorsque les témoignages de quelques personnes sont présentés comme reflétant "une culture", que ce soit la culture d'une classe sociale (culture ouvrière, culture populaire), ou la culture d'un peuple, ou celle d'une "ethnie". L'enquête de terrain parle le plus souvent des représentations ou des pratiques, pas de la représentativité des représentations ou des pratiques. Elle permet de décrire l'espace des représentations ou des pratiques courantes ou éminentes dans un groupe social donné, sans possibilité d'assertion sur leur distribution statistique, même si le recours à des procédés de recension permet parfois de produire des données exhaustives et/ou chiffrées. Il ne faut pas faire dire à l'enquête de terrain plus qu'elle ne peut donner. Ainsi pourra-t-elle proposer une description des principales représentations que les principaux groupes d'acteurs locaux se font à propos d'un "problème" donné, ni plus ni moins. Ainsi

---

[68] Schwartz, 1993: 284.

[69] Malinowski, 1963: 59.

[70] Cf. par exemple Borel, 1990; Geertz, 1988.

[71] Pelto nomme "*opérationalism*" cette explicitation nécessaire des données particulières sur lesquelles s'appuient les énoncés anthropologiques: "*strict operationalizing of all field observations would be almost impossible to achieve (...). The need for operationalizing descriptive construct in research depends on the level of use of particular types of information*" (Pelto & Pelto, 1978: 44).

[72] Spradley, 1979: 71-73. Signalons d'autre part que cette garantie doit être mise en oeuvre dès le carnet de terrain, par l'usage de conventions (guillemets, parenthèses...) permettant de distinguer entre citations d'informateurs (ceux-ci étant toujours identifiés), résumés de propos d'informateurs, et descriptions ou perceptions du chercheur. Certains ont même proposé des conventions normalisées pour la prise de notes (cf. Kirk & Miller, 1986: 57). D'autre part, lorsque l'enquête a été menée dans une autre langue, la publication, en annexe ou en notes, des transcriptions en langue vernaculaire des citations utilisées est une contrainte méthodologique trop souvent bafouée.

permettra-t-elle, similairement, de décrire l'espace des diverses logiques d'action ou des diverses stratégies mises en oeuvre dans un contexte donné, ni plus ni moins. Elle ne dira rien de la représentativité quantifiée de ces représentations ou de ces stratégies, sauf à faire appel à une autre configuration méthodologique.

La subjectivité du chercheur

Le rôle personnel du chercheur est une ressource, nous l'avons vu plus haut, à travers par exemple l'imprégnation qui lui donne accès peu à peu aux codes et normes locales, mais c'est aussi un biais. La plupart des données sont produites à travers ses propres interactions avec les autres, à travers la mobilisation de sa propre subjectivité, à travers sa propre "mise en scène". Ces données incorporent donc un "facteur personnel" non négligeable. Ce biais est inévitable: il ne doit être ni nié (attitude positiviste) ni exalté (attitude subjectiviste). Il ne peut qu'être contrôlé, parfois utilisé, parfois minimisé. On tentera ailleurs de définir certaines dimensions de *l'implication* du chercheur, ainsi que de l'*explicitation* qu'il en opère à destination de ses lecteurs.

On se contentera donc ici d'évoquer simplement cette autre fonction du journal de terrain évoqué plus haut qui est d'aider le chercheur à gérer sur le terrain même ses impressions subjectives. Il lui permet d'évaluer ses propres affects, de témoigner sur les modalités de son implication personnelle. Le travail en équipe, lui aussi déjà mentionné ci-dessus, trouve là un autre de ses avantages. La collaboration et la complémentarité valent aussi contrôle mutuel des subjectivités. Ce contrôle reste certes tout relatif, mais il n'en est pas pour autant négligeable.

De nombreux autres problèmes pourraient être soulevés. La "question de la subjectivité" est trop complexe pour pouvoir être traitée ici systématiquement. Je me contenterai de signaler les deux problèmes adjacents suivants.

Premier problème adjacent, celui des pressions incessantes des stéréotypes et des idéologies sur le regard de l'anthropologue. Mais il faut remarquer que l'anthropologue est loin d'être le seul qui soit soumis à de telles pressions. C'est le lot de toutes les sciences sociales, qui, depuis la construction du thème de recherche jusqu'aux multiples niveaux d'interprétations qu'elles mettent en oeuvre, sont sans cesse menacées de més-interprétation et de sur-interprétation.

Le second problème adjacent, qui n'a lui aussi aucune solution définitive mais qui se négocie dans la pratique, est que tous ceux avec qui l'anthropologue entre en interaction effectuent eux aussi des opérations permanentes de "mise en scène", à son intention comme envers autrui, depuis l'interlocuteur fortuit jusqu'à l'informateur privilégié. On est donc dans un univers décrit par la problématique anglo-saxonne de la "gestion de la présentation de soi" *("impression managment")* largement défriché par Goffman, et sur lequel on trouve une réflexion déjà ancienne en anthropologie [73]. Mais sur ce point également toutes les sciences sociales, quelles que soient leurs données, ont à faire face au même problème.

Conclusion: plausibilité et validité

Diverses tentatives contemporaines ont été faites pour définir les conditions de la *validité* en ethnographie, qui toutes s'inscrivent dans un contexte largement libéré des visions

[73] Cf. le travail pionnier de Berreman, 1962.

positivistes autrefois dominantes [74]. On peut citer à titre d'exemple les trois "critères" que propose Sanjek : ils combinent à leur façon nombre d'éléments évoqués ci-dessus:

1- Dans quelle mesure les théorisations de l'anthropologue se fondent-elles sur des données de terrain fournies comme "preuves" [75] ?

2- Est-on informé du "cheminement du terrain", c'est-à-dire qui sont les informateurs et comment on a recueilli leurs informations [76] ?

3- Les décisions interprétatives prises au fur et à mesure sur le terrain sont-elles explicitées [77] ?

Je ne suis pas si sûr qu'il faille parler de "critères", ni qu'on puisse les délimiter ainsi. Mais que le souci de validité des données, qui est un autre nom pour cette quête d'une rigueur du "qualitatif" dont j'ai essayé de préciser quelques éléments, doive être au centre du travail de terrain me semble la condition de toute prétention de l'anthropologie à la plausibilité. Il s'agit de gager les assertions interprétatives de l'anthropologue sur des données produites au cours de l'enquête, et de garantir autant que possible la pertinence et la fiabilité de ces données.

Or la plausibilité est pour une bonne part assurée par ce qu'on pourrait appeler une "présence finale des données" dans le produit écrit du chercheur, au-delà de leur usage comme support interprétatif.

Certaines données seront en effet utilisées, plus ou moins "brutes" ou ré-élaborées, pour fonder, argumenter ou exemplifier les propos du chercheur à l'intérieur même de la trame narrative et analytique finale. Là où le sociologue travaillant à partir de questionnaires "place" ses tableaux et ses analyses factorielles, l'anthropologue "place" ses extraits d'entretiens, ses descriptions, ses recensions, ses études de cas. Certes ces données, issues des corpus, prélevées dans les cahiers de terrain, sont "montées" (comme on le dit des images d'un film), c'est-à-dire sélectionnées, coupées, recollées, mises en scènes, en fonction du propos démonstratif et narratif du chercheur[78]. Les descriptions sont réécrites, loin parfois des notes sténographiques des carnets de terrain (et sont souvent saturées de notations interprétatives, à l'image de la "*description dense*" de Geertz [79]). Les entretiens sont présentés à travers des citations relativement brèves, sous forme de traductions, et fort loin de leurs conditions d'énonciation. Les études de cas sont résumées, appauvries, parfois concentrées en un cas standard, leurs multiples sources sont réduites et aplaties, leur complexité simplifiée. Mais, malgré toutes ces contraintes, la présence simultanée de descriptions, de citations, de

---

[74] Cf. Agar, 1980, 1986; Spradley, 1979, 1980; Sanjek, 1990, 1991. Passeron parle quant à lui de "*véridicité*" (Passeron, 1994: 79).

[75] Ce que Sanjek nomme : "*fieldwork evidence" : "the relationship between fieldnote evidence and ethnographic conclusion should be made explicit"* (Sanjek, 1991: 621).

[76] Ce qu'il nomme : "*portray of the ethnographer's path in conducting fieldwork": "an ethnographer achieves greater validity when he or she identifies the range of informants encoutered, the kinds of information they provided, and their relationship in terms of primary social and cultural criteria to the totality of persons inhabiting the locale that the ethnographer describes"*(id.).

[77] Ce qu'il nomme "*theoretical candour": "an ethnography is more valid when it is explicit about the theoretical decisions that structure fieldwork, both thoses based on the significant theories with which one comes to the research locale, and the terrain-specific theories of significance that emerge in ethnographic practice"* (id.).

[78] Marcus utilise lui aussi la métaphore du montage (Marcus, 1990) mais au profit d'une argumentation "post-moderne" (dont on aura compris qu'elle n'est pas la mienne), mettant l'accent sur l'artificialité des procédures narratives et la dissolution de tout réalisme. Je n'entrerai pas ici dans le débat, largement alimenté depuis quelques années, à propos de "l'écriture" ethnographique.

[79] Geertz, 1973.

recensions, et de cas reflète cependant dans le produit anthropologique final (rapport, article, livre) le travail empirique de terrain, en garantit la validité et en permet la critique. Cette validité renvoie pour une part au "*pacte ethnographique*" (cf. ci-dessus), qui atteste pour le lecteur que l'anthropologue n'a pas inventé les discours dont il rend compte et qu'il n'a pas rêvé les descriptions qu'il propose. Cet "effet de réalité", du à la mobilisation sélective de données produites lors du terrain, n'est pas qu'un procédé rhétorique. Il témoigne aussi de l'ambition empirique de l'anthropologie. Il fait office de garde-fou pour séparer l'interprétation ethnologique empiriquement fondée de l'herméneutique libre, de la spéculation philosophique ou de l'essayisme. Dans la phrase rédactionnelle, des traces et des témoins de données issues de la phase de terrain sont ainsi données à voir. Le lecteur n'est pas seulement gratifié de modèles abstraits, mais on lui procure des aides, des supports, exemples ou citations, qui le rapprochent de façon plus *sensible* de l'univers de sens décrit, lui donnent un peu chair, fournissent un accès aux mots employés ou aux scènes vécues. Le recours à ce que Geertz nomme "*concepts proches de l'expérience*", ou à ce que Glaser & Strauss appellent "*concepts de sensibilisation*" ("*sensitizing concepts*") [80] va dans le même sens, même si le terme de concept semble en l'occurence inapproprié.

On aura en tout cas compris qu'il ne s'agit pas par là de rechercher une pureté pré-interprétative des données, ou de prélever celles-ci dans une réalité sociale extérieure. L'enquête de terrain n'échappe pas aux contraintes de la construction de l'objet de recherche communes à toutes les sciences sociales. Ainsi doit-elle, elle aussi, se soucier de rompre avec les évidences du sens commun. Certes il faut sans doute amender quelque peu la notion bachelardienne de coupure épistémologique qui fut importée en son temps quasiment en l'état dans les sciences sociales [81]. On devrait distinguer différents niveaux de discours et de représentations. Le chercheur doit rompre avec les préjugés de son propre sens commun (qui peut être celui de sa chapelle, ou celui qui a cours dans l'intelligentsia), lequel n'est pas celui de tout le monde. Et, dans une situation interculturelle, c'est l'accès au sens commun des groupes que l'on étudie qui est bien souvent le moyen de la rupture épistémologique, le sens commun dont il convient de se méfier étant celui qui projette sur les autres les stéréotypes de l'exotisme, que ce soit un exotisme proche ou un exotisme lointain.

En effet la recherche de terrain, dans les pays du Nord comme dans les pays du Sud, au coeur des cultures occidentales comme au coeur des cultures non-occidentales, à la ville comme à la campagne, reste réglée par le projet scientifique de décrire, comprendre et comparer des logiques d'action et de représentations - et leurs systèmes de contraintes - qui ne correspondent pas aux normes habituelles de l'univers du chercheur. Ceci incite à d'innombrables malentendus. Le savoir-faire du chercheur, tel que nous l'avons évoqué, consiste au fond à ne pas succomber à ces malentendus, et à pouvoir transformer l'exotique ou le pittoresque en du banal et du familier. On a pu ainsi dire qu'au terme de son terrain le chercheur devait être capable d'agir comme ceux qu'il étudiait s'il était à leur place. "*Comprehension can be displayed in a variety of ways. One classic test that some ethnographers aspire to is "if you think you understand the X then you should be able to act like the X". This goal is represented for example in Goodenough's (1957) definition of "culture" as the knowledge necessary to behave appropriately*" [82]. Ce critère d' "accomplissement" du terrain ethnographique est largement partagé: "*Je crois ressentir assez*

[80] Geertz, 1986: 73; Glaser & Strauss, 1973: 38
[81] Cf. Bourdieu, Chamboredon & Passeron, 1968.
[82] Agar, 1986: 54

profondément la vérité des propos d'Evans-Prtitchard lorsqu'en substance il se dit capable de raisonner dans la logique de ceux qu'il étudie" [83].

Pour une bonne part la validité des données produites sur le terrain relève d'un tel "critère". Or celui-ci n'est évidemment lui-même plus formalisable, objectivable et quantifiable que les données qu'il devrait permettre d'évaluer.

Et pourtant toutes les enquêtes ne se valent pas, toutes les données ne sont pas égales en validité, tous les énoncés descriptifs n'ont pas une même véridicité, et la plausibilité des assertions interprétatives varie aussi en fonction de la qualité des références empiriques dont elles s'autorisent. C'est bien pour celà qu'il faut une politique du terrain.

[83] Augé, 1975: 315; cité in Fassin, 1990: 100.

Bibliographie

Agar, M.1980 *The professional stranger. An introduction to ethnography* New York : New York AP

Agar, M. 1986 *Speaking of ethnography* Newbury: Sage Publication

Althabe, G. 1977 « Le quotidien en procès » *Dialectiques*, 21: 67-77

Althabe, G. 1990 « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain » *Terrain*, 14:126-131

Augé, M. 1975 *Théorie des pouvoirs et idéologie* Paris: Hermann

Bailey, F.G. 1969, *Strategems and Spoils. A social anthropology of politics*, Oxford: Basil Blackwell

Beaud, S. & Weber, F. 1998 *Guide de l'enquête de terrain* Paris: La Découverte

Becker, H. 1970 *Sociological work. Method and substance* Chicago: Aldine

Becker, H. 2000 « L'enquête de terrain: quelques ficelles du métier » *Sociétés Contemporaines*, 40

Becker, H. 2002 *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales* Paris: La Découverte

Beek (van), W. 1991 « Dogon restudied: a field evaluation of the work of Marcel Griaule » *Current Anthropology*, 32(2): 139-158

Berreman, G.D. 1962 *Behind many masks: ethnography and impression management in a Himalayan village* Lexington: Society for Applied Anthropology

Bierschenk, T. & Olivier de Sardan, J.P. 1993, « Les courtiers locaux du développement », *Bulletin de l'Association Euro-Africaine pour l'Anthropologie du Changement Social et du Développement (APAD)* 5: 71 - 76

Bierschenk, T. & Olivier de Sardan, J.P. 1997a « ECRIS: Rapid collective inquiry for the identification of conflicts and strategic groups » *Human Organization*, 56(2): 238-244

Bierschenk, T. & Olivier de Sardan, J.P. 1997b « Locals powers and a distant state in rural Central African Republic », *Journal of Modern African Studies*

Bierschenk, T. & Olivier de Sardan, J.P. (eds) 1998 *Les pouvoirs aux villages: le Bénin rural entre démocratisation et décentralisation* Paris: Karthala

Bierschenk, T. (1988), « Development projects as arenas of negotiation of strategic groups. A case study from Benin », *Sociologia Ruralis* 38: 146 - 160

Bierschenk, T., Sauer, P. & Schafft, H. 1989, « Planspiel zur entwicklungspolitischen Projektpraxis. Ein Beitrag zur Entd‰monisierung der Entwicklungshilfe » (*Working Papers in Social Anthropology. 23*), Berlin: Das Arabische Buch

Blundo, G. et Olivier de Sardan, J.P. 2001 « La corruption quotidienne en Afrique de l'Ouest » *Politique Africaine*, 83: 8-37

Boiral, P., Lantéri, J.-F.& J.-P. Olivier de Sardan 1986, *Paysans, experts et chercheurs en Afrique Noire. Sciences sociales et développement rural*, Paris: Karthala

Bonfil Batalla, G. 1966, « Conservative Thought in Applied Anthropology: A Critique », *Human Organization* 25: 89 - 92

Borel, M.J. 1990 « Le discours descriptif, le savoir et ses signes » in Adam & al.

Bouju, J.1990 « Pratiques économiques et structures sociales. Exemples dogon au Burkina Fasso » in Fassin & Jaffré (eds) : 155-166

Bourdieu, P., Chamboredon, J.C. & Passeron, J.C. 1968 *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques* Paris: Mouton

Bourdieu, P. 1966, « Champ intellectuel et projet créateur » *Les Temps Modernes*, 26

Bourdieu, P. 1971, « Genèse et structure du champ religieux » *Revue française de Sociologie* 12: 295 - 334

Briand, J.P. & Chapoulié, J.M. 1991 « The uses of observation in French Sociology » *Symbolic Interaction*, 14(4)

Briggs, C. 1986 *Learning how to ask. A socio-linguistic appraisal of the role of the interview in social science research* Cambridge: Cambridge University Press

Burke (ed) 1991 *New perspectives on historical writings* Cambridge: Cambridge University Press

Chambers, R. 1981 « Rapid rural appraisal : rationale and repertoire », *Public Administration and Development* 1: 95-106

Chambers, R. 1991, « Shortcut and participatory methods for gaining social information for projects », in: Cernea, M. (ed.), *Putting People first. Sociological Variables in Rural Development,* Oxford University Press: 515 - 537

Chambers, R. 1994, « The origins and practice of participatory rural approbatif », *World Development* 22

Chapoulié, J.M. 2000 « Le travail de terrain, l'observation des actions et des interactions, et la sociologie » *Sociétés Contemporaines*, 40

Cicourel, A. 1982 « Interviews, surveys and the problem of ecological validity » *American Sociologist,* 17: 11-20
Clifford, J. & Marcus, G. (eds) 1986 *Writting culture. The poetics and politics of ethnography* Berkeley: University of California Press
Copans, J. 1996 *Introduction à l'ethnologie et à l'anthropologie* Paris: Nathan
Copans, J. 1998 *L'enquête ethnologique de terrain* Paris: Nathan (128)
Cresswell, R. & Godelier, M.(eds) 1976 *Outils d'enquêtes et d'analyses anthropologiques* Paris: Maspéro
Crozier, M. 1964, *Le phénomène bureaucratique*, Paris: Editions du Seuil
Dahrendorf, R. 1959, *Class and Class Conflict in Industrial Society*, London: Routledge and Kegan
Delaleu, D., Jacob, J.P. & Sabelli, F. 1983 *Eléments d'enquête anthropologique. L'enquête-sondage en milieu rural* Neuchâtel: Institut d'Ethnologie
Devereaux, L. & Hillman, R. (eds) 1995 *Fields of vision. Essays in film studies, visual anthropology and photograph*
Devereux, G. 1980 *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* Paris: Flammarion (1° ed. angl. 1967)
Elhadji Dagobi, A. 2003 « Les pouvoirs locaux à Diomana-Famale-Dessa » Niamey: *Etudes et Travaux du LASDEL, 15*
Epstein, A. (ed) 1978 *The craft of anthropology* London: Tavistock (1° ed. 1967)
Evans-Pritchard, E. 1972 *Oracles, sorcellerie et magie chez les Azandé* Paris: Gallimard (1° ed. angl. 1937)
Evers, H.-D. 1973, « Group Conflict and Class Formation in Southeast Asia », in: H.-D. Evers (ed.), *Modernization in Southeast Asi*a, Oxford: Oxford University Press; reprinted in: H.-D. Evers (ed.) 1980, *The sociology of South-East Asia*, Oxford: Oxford University Press
Evers, H.-D. & Schiel, T. 1988, *Strategische Gruppen. Vergleichende Studien zu Staat, B¸okratie und Klassenbildung in der Dritten Wel*t, Berlin: Reimer Verlag
Fabian, J. 1983 *Time and the other: how the anthropology makes its object* New-York: Columbia University Press
Fabiani, J.L. (ed) 2001 *Le goût de l'enquête. Pour Jean-Claude Passeron* Paris: L'Harmattan
Fall, A. & Lericollais, A. 1992 « Light, rapid rural appraisal. Des méthodologies brillantes et légères*? », Bulletin de l'APAD* 3: 9-15
Fardon, R. (ed) 1990 *Localizing strategies: regional traditions of ethnographic writing* Edinburgh: Scottish Academic Press
Fassin, D. 1990 « Décrire. Entretretien et observation » in Fassin & Jaffré (eds) : 87-106
Fassin, D. & Jaffré, Y. (eds) 1990 *Sociétés, développement et santé* Paris: Ellipses
Fielding, N. 1993 « Qualitative interviewing » in Gilbert (ed)
Floquet, A. & Mongbo, R. 1996 « Pratiques et métaphores des marpistes: réflexion critique sur la production de connaissances et de mobilisation pour l'action durant les processus de diagnostic-évaluation participatifs », Communication au séminaire "Enquêtes rapides, enquêtes participatives: la recherche agricole à l'épreuve des savoirs paysans" (Cotonou, 21-26 octobre 1996)
Garbett, G. 1970 « The analysis of social situations » *Man*, 5: 214-237
Geertz, C. 1973 *The interpretation of cultures* New-York: Basic Books
Geertz, C. 1986 *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir* Paris: PUF
Geertz, C. 1988 *Works and lives : the anthropologist as an author* Stanford : Stanford UP
Gilbert, N. (ed) 1993 *Researching social life* London: Sage
Glaser, B. & Strauss, A. 1973, *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research, Chicago: Aldine*
Gluckman, M. 1940, « Analysis of a Social Situation in Modern Zululand », *Bantu Studies* 14: 1 - 30 (repr. as Rhodes-Livingstone-Paper No. 28, Manchester: Manchester University Press 1958)
Gluckman, M. 1956, *Custom and Conflict in Africa*, London: Blackwell
Gluckman, M. 1961, « Ethnographic Data in British Social Anthropology », *Sociological Review* 1: 5 - 17
Gluckman, M. (orig. 1954), « Rituals of Rebellion in Southeast Africa », in: Gluckman, M., *Order and Rebellion in Tribal Africa,* New York: Free Press 1963: 110 - 136
Goffman, E. 1991 *Les cadres de l'expérience* Paris: Editions de Minuit (1° ed. angl. 1974)
Griaule, M. 1957 *Méthode de l'ethnographie* Paris: Presses Universitaires de France
Grignon, C. & Passeron, J.C. 1989 *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature* Paris : Seuil

Gueye, B. & Schoomaker Freudenberger, K. 1991, *Introduction à la Méthode Accélérée de Recherche Participative,* London: IIED
Hahonou, E. 2003 « Les pouvoirs locaux à Ballayara » Niamey*: Etudes et Travaux du LASDEL*, 13
Harris, M. 1976 « History and significance of the emic/etic distinction » *Annual Review of Anthropology*, 5: 329-350
Hughes, E.C. 1996 *Le regard sociologique* Paris: EHESS
Jaffré, Y. & Olivier de Sardan, J.P. (eds) 2003 *Une médecine inhospitalière. Les difficiles relations entre soignants et soignés dans cinq capitales d'Afrique de l'Ouest* Paris: Karthala
Jongmans, D. & Gutkind, P. (eds) 1967 *Anthropologists in the field* New-York: Humanities Press
Kassibo, B. (ed) 1998 « La décentralisation au Mali: état des lieux » *Bulletin de l'APAD*, 14
Kirk, J. & Miller, M. 1986 *Reliability and validity in qualitative research* Newbury Park: Sage Publications
Kleitz, G. & Lavigne Delville, P. (eds.) 1996, *Les diagnostics participatifs: outils, méthodologies et interrogations*, Paris: GRET
Lavigne Delville, P. 1996 « L'illusion de tout découvrir à l'échelle du village: quelques réflexions sur la MARP », in: Kleitz & Lavigne Delville (eds.)
Levi, G. 1989 *Le pouvoir au village. La carrière d'un exorciste dans le Piémont du 17° siècle* Paris: Gallimard (1° ed. ital. 1985)
Levi, G. 1991 « On micro-history » in Burke (ed)
Long, Norman 1989, *Encounters at the Interface. A Perspective on Social Discontinuities in Social Life*, Wageningen: Wageningen Agricultural University
Long, N. & Long, A. (eds) 1992 *Battlefields of knowledge. The interlocking of theory and practice in social research and development* London: Routledge
Maanen (van) 1988 *Tales of the field. On writing ethnography* Chicago: University of Chicago Press
Maget, M. 1953 *Guide d'étude direct des comportements culturels* Paris: Editions du CNRS
Malinowski, B. 1963 *Les argonautes du Pacifique occidental* Paris: Gallimard (1° ed. 1922)
Marcus, G. 1995 « The modernist sensibility in recent ethnographic: writing and the cinematic metaphor of montage » in Devereaux & Hillman (eds): 35-55
Mathieu, M. 1996, « Ballade d'un anthropologue sur les traces de la MARP », in: Kleitz, G. & Lavigne Delville, P. (eds.)
Mauss, M. 1947 *Manuel d'ethnographie* Paris: Payot
Mitchell, J.C. 1983 « Case and situation analysis » *Sociological Review*, 31(2):187-211.
Mohamadou, A. 2003 « Les pouvoirs locaux à Birnin Lalle » Niamey: *Etudes et Travaux du LASDEL*, 16
Moussa, H. 2003 « Les pouvoirs locaux à Ngourti » Niamey: *Etudes et Travaux du LASDEL*, 12
Olivier de Sardan, J.P. (1984), *Les sociétés songhay-zarma. Chefs, esclaves, guerriers, paysans ...*, Paris: Karthala
Olivier de Sardan, J.P. 1988 « Jeu de la croyance et "je" ethnologique : exotisme religieux et ethno-ego-centrisme » *Cahiers d'Etudes Africaines*, 111-112: 527-540
Olivier de Sardan, J.P. 1995 a, *Anthropologie et développement. Essai en anthropologie du changement social*, Paris: Karthala
Olivier de Sardan, J.P. 1995 b « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquêtes*, 1: 71-112
Olivier de Sardan, J.P. 1996 « Anthropologie et sociologie. La pluridisciplinarité et les postures heuristiques » *Revue Européenne des Sciences Sociales* , 103: 195-201
Olivier de Sardan, J.P. 1996 « La violence faite aux données. Autour de quelques figures de la surinterprétation en anthropologie » *Enquête*, 3: 31-59
Olivier de Sardan, J.P. 1998 « Emique » *L'Homme*,147: 151-166
Olivier de Sardan, J.P. 2000 « Le " je" méthodologique : implication et explicitation dans l'enquête de terrain » *Revue Française de Sociologie*, 41(3): 417-445
Olivier de Sardan, J.P. 1999 « L'espace public introuvable. Chefs et projets dans les villages nigériens » *RevueTiers Monde*, 157 : 139-167
Olivier de Sardan, J.P. 2001 « Populisme idéologique et populisme méthodologique en anthropologie » in Fabiani (ed)
Olivier de Sardan, J.P. & Elhadji Dagobi, A. 2000 « La gestion communautaire sert-elle l'intérêt public ? Le cas de l'hydraulique villageoise au Niger » *Politique Africaine*, 80: 153-168
Parkin, D. 1990 « Eastern Africa: trhe view from the office and the view from the field » in Fardon (ed)

Passeron, J.C. 1991 *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel* Paris: Nathan
Passeron, J.C. 1994 « De la pluralité théorique en sociologie. Théorie de la connaissance sociologique et théories sociologiques ». *Revue Européenne des Sciences Sociales*, 99 : 71-116
Pelto, P. & Pelto, G. 1978 *Anthropological research: the structure of inquiry* New-York: Harper & Row (1° ed. 1970)
Rabinow, P. 1988 *Un ethnologue au Maroc. Reflexion et enquête de terrain* Paris : Hachette (1° ed. angl. 1977)
Revel, J. 1989 « L'histoire au ras du sol » (préface à Levi) in Levi
Sanjek, R. (ed) 1990 *Fieldnotes: the making of anthropology* Ithace: Cornell University Press
Sanjek, R. 1991 « The ethnographic present » *Man*, 26: 609-28
Schutz, A. 1987 *Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales* Paris: Méridiens-Klincksieck
Schwartz, H. & Jacobs, J. 1979 *Qualitative sociology. A method to the madness* London : The Free Press
Schwartz, N. B. 1981, Anthropological Views of Community and Community Development, *Human Organization* 40: 313 - 322
Schwartz, O. 1993 « L'empirisme irréductible » (Postface à Anderson : Le Hobo) in Anderson
Scoones, I. & Thompson, J. (eds.) 1994, *Beyond farmer first: rural knowledge in agricultural research and extension practices,* London: IT Publications
Seur, H. 1992 T »he engagement of researcher and local actors in the construction of case studies and research themes. Exploring methods of restudy » in Long & Long (eds)
Shipman, M. 1988 *The limitations of social research* London: Longman
Silverman, D. 1985 *Qualitative methodology and sociology: describing the social world* Aldershot & Vermont: Gower
Spradley, J. & McCurdy, D. 1972 *The cultural experience. Ethnography in a complex society* Chicago : Science Research Associates
Spradley, J. 1979 *The ethnographic interview* New-York: Holt, Rinehart & Winston
Spradley, J. 1980 *Participant observation* New-York: Holt, Rinehart, Winston
Sperber, D. 1982 *Le savoir des anthropologues* Paris: Hermann
Stocking, G. (ed) 1983 *Observers observed. Essays on ethnographic fieldwork : history and anthroplogy* Madison : Wisconsin University Press
Strauss, A. 1987 *Qualitative analysis for social scientists* New York : Cambridge University Press
Strauss, A. 1993 *La trame de la négociation. Sociologie qualitative et interactionnisme* L'Harmattan : Logiques sociales
Swartz, M. J. 1969, « Introduction », in: M. Swartz (ed.), *Local-level Politics. Social and Cultural Perspectives*, London: University of London Press: 1 - 46
Turner, Victor 1957, *Schism and Continuity in an African Society*, Manchester: Manchester University
Velsen (van), J. 1978 « Situational analysis and the extended case méthode » in Epstein (ed)